

# TERRE d'EYGUES

HISTOIRE ET PATRIMOINE DU NYONSAIS ET DES BARONNIES

**LES BARRILLON UNE GRANDE  
FAMILLE À TRAVERS LES SIÈCLES**

**LE DRAME DE ST-PONS  
VENGEANCE OU REPRÉSAILLES ?**

**CHÂTEAU DE VÉRONE,  
2000 ANS D'HISTOIRE**



P 4/8

**Une grande famille à travers les siècles : les Barrillon**

Par Jean Laget

*Le nom de Barrillon est bien connu à Nyons puisqu'au cœur de la vieille ville, la place située au chevet de l'église Saint-Vincent, ainsi que la rue qui lui fait suite en direction de l'Eygues, portent le nom de Colonel Barrillon...*



P 9/15

**Le drame de Saint-Pons du 19 mars 1944. Vengeance ou représailles ?**

Par Roland Haussy

*Gilberte MONTLAHUC et Francis BARBE ont entrepris des recherches pour essayer de comprendre l'origine du drame de Saint-Pons à Condorcet. Les historiens pensaient à une vengeance des milices, furieuses de n'avoir pu trouver les maquis à Saint-Pons...*

P 16/17

**Le musée archéologique du Pègue**

Par Jean-Albert Chevillon & Christian Blanc

*Connu pour avoir été un des premiers lieux de rencontre entre le monde celtique et le monde méditerranéen, Le Pègue, considéré comme la pointe la plus « méridionale » du monde Hallstattien, est réputé pour sa production de poterie « tournée ».*



P 18/25

**Château de Vérone, 2000 ans d'histoire**

Par François de Valence

*L'origine du château de Vérone est attestée à l'aube du XIII<sup>e</sup> siècle. Il a sans doute été bâti sur l'emplacement d'une villa romaine datant du I<sup>er</sup> siècle. Les seigneurs de Vérone furent seigneurs ou coseigneurs de Vinsobres...*



P 26/31

**Taulignan La chapelle Saint-Martin**

Par Jean-Claude Mège & Jean-Paul Berger

*La chapelle Saint-Martin, sur le territoire de Taulignan est peu connue car entièrement l'occasion de travaux de rénovations. Le groupe archéologie de l'association des Onze Tours de Taulignan, sous la direction de Jean-Claude Mège...*

P 32/38

**Le trésor de monnaies d'or du haut empire romain de Saint-Pantaléon-les-Vignes**

Par Jean-Albert Chevillon & Christian Blanc  
Musée Archéologique du Pègue

*C'est à partir d'une monographie inédite de Jean Guillot, que nous reprenons, l'ensemble des éléments disponibles concernant un trésor d'aurei, du Haut-Empire romain, découvert sur la commune de Saint-Pantaléon-les-Vignes...*



P 39

**Le musée d'archéologie et d'histoire de Nyons et des Baronnie**



P 40/41

**Rasteau, mode d'emploi**

Par Jean-Claude Leyraud

*Vigneron et chercheur passionné d'archéologie et d'histoire et fin connaisseur des cadastres, Jean-Claude Leyraud fait l'inventaire, la présentation et l'analyse de plus de trois cents noms de lieux ou toponymes de la commune de Rasteau.*

P 42/44

**L'orgue de Nyons : la restauration d'un patrimoine rare**

Par François de Valence

*L'orgue de Nyons sera bientôt bicentenaire. Et rajeuni. Sa dernière restauration vient de s'achever après un an de travaux. Son histoire a connu de nombreux rebondissements.*



P 44/46

**Livres / Archives / Abonnement**

Dans le prochain numéro :

- Vinsobrais sous les drapeaux de la Révolution et de l'Empire.
- Le maquis de la Fournache... qui était à l'origine de l'enlèvement du couple Fournier ?

## ÉDITO

### LE TEMPS DES PARTENARIATS

Après la fusion de la Société d'Etudes Nyonsaises avec la Société d'Archéologie et d'Histoire de Nyons et des Baronniees qui a donné naissance, fin 2019, à l'association Histoire et Patrimoine de Nyons et des Baronniees - la continuité dans le changement comme disait Georges Pompidou - nous nous engageons résolument dans le développement de partenariats.

Ainsi le Musée d'Archéologie accueille-t-il des collections des musées du Pègue, de Saint-Maurice, de Suze-la-Rousse et de Valréas.

Ainsi encore, le Guide Historique de Nyons, qui vient de paraître, a-t-il été réalisé en partenariat avec les associations patrimoniales des Pilles, de Mirabel-aux-Baronniees, de Venterol et de Vinsobres. Dans la foulée s'est constitué le GAP, Groupement des Associations Patrimoniales, qui réunit cinq associations pour élaborer et mettre en œuvre des actions et des événements auxquels participeront ses membres.

Et désormais, nos lecteurs trouveront sur le site de Terre d'Eygues [www.terre-eygues.net](http://www.terre-eygues.net) les actualités et annonces de nos partenaires.

La valorisation du patrimoine, bien commun créateur de lien social qui peut réunir les générations, ne vaut-elle pas de rassembler nos énergies ?

*François de Valence*

### HISTOIRE ET PATRIMOINE DU NYONSAIS ET DES BARONNIES

*Président Fondateur :* Jean Laget

*Présidente d'honneur :* Marie-France  
Atgé

*Vice-Présidents :* Jean-Claude  
Mège-Bastet  
François de Valence

*Trésorier :* André Imbert

*Trésorier adjoint :* Jean Monchicourt

*Secrétaire :* Pierre Eymard

*Secrétaire adjoint :* Fabrice Croizat

#### *Conseil d'administration :*

Jacques Autran, Fabrice Croizat,  
Pierre Eymard, Roland Haussy, André  
Imbert, Serge Krembsler,  
Francis Kornprobst,  
Jean-Claude Mège-Bastet,  
Jean Monchicourt, Alain Saint-Denis,  
François de Valence, Marie-Claude Zuin

#### *Histoire et Patrimoine du Nyonsais et des Baronniees :*

*Association soumise à la loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901.*

*Adresse :* Musée d'Archéologie  
8, rue Pierre Toesca - 26110 Nyons  
*Site :* [www.terre-eygues.net](http://www.terre-eygues.net)  
*Tél :* 06 08 47 11 95

#### *Terre d'Eygues :*

*Éditeur :* HPNB  
*Directeurs de la Publication :*  
Jean-Claude Mège-Bastet,  
François de Valence  
*Abonnement :* 20 €/an.

*L'association Histoire et Patrimoine  
Du Nyonsais et des Baronniees a été créée  
en novembre 2019 par la fusion de  
la Société d'Etudes Nyonsaises  
et du Musée d'Archéologie et d'Histoire  
de Nyons et des Baronniees.  
HPNB SIRET 87926746600016 CODE APE 9499Z*

*Crédit photos :*

© HPNB, Jean-Paul Berger, Roland Haussy,  
Jean-Claude Mège, François de Valence,  
Musée Archéologique du Pègue, Christian  
Blanc, Jean-Albert Chevillon, Cassiopée

# UNE GRANDE FAMILLE À TRAVERS LES SIÈCLES : **LES BARRILLON**

Par Jean Laget



Jehan Barrillon

Le nom de Barrillon est bien connu à Nyons puisqu'au cœur de la vieille ville, la place située au chevet de l'église Saint-Vincent, ainsi que la rue qui lui fait suite en direction de l'Eygues, portent le nom de *Colonel Barrillon (1829-1881)*. Toutes deux perpétuent le souvenir d'un membre d'une famille qui a joué un rôle éminent non seulement dans l'histoire de la ville mais aussi dans celle de l'État.

Le général François Barrillon qui descend de cette famille en a retracé l'histoire sur 18 générations et sur plus de six siècles, dans son monumental ouvrage *Histoire des Barrillon*, résultat de longues recherches achevées en 2006. Son fils, Brice Barrillon nous a autorisé à en donner un bref aperçu pour nos lecteurs. Qu'il trouve ici l'expression de tous nos remerciements.

## LES ORIGINES

La première mention du patronyme Barrillon remonte au milieu du 14<sup>e</sup> siècle. On la trouve dans une quittance datée du 5 août 1347 établie au nom de **Jehan Barrillon**, sergent<sup>1</sup>. Comme pour beaucoup de patronymes, ce

nom provient du lieu où il habite à Maçon (S. et L. aujourd'hui), situé près de la porte de la Barre<sup>2</sup>. Lorsque le Maconnais est perdu par le roi de France au profit du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, la famille Barrillon gagne l'Auvergne et s'établit à Issoire. Cette ville de consulat (comme Nyons, elle s'administre



elle-même dans une certaine mesure) s'est enrichie par le commerce, mais bientôt gagnée par la Réforme protestante, elle subira un très dur siège en 1577 durant les guerres de religion.

Le personnage le plus influent de la famille Barrillon est alors un autre **Jehan** (1480-1535), homme instruit qui devient pendant une vingtaine d'années, le proche collaborateur du chancelier Duprat, son parent. Avec ce dernier, il accompagne en Italie le roi François I<sup>er</sup> qui inaugure son règne de glorieuse façon par la victoire de Marignan (1515). Dans son journal<sup>3</sup>, Jehan Barrillon donne un récit très réaliste de la bataille (13-14 septembre) remportée sur les suisses, grâce à la supériorité de l'artillerie française et à l'arrivée de renforts vénitiens.



Cueillette des olives à Nyons (collection Barrillon)

Jehan IV Barrillon, conseiller du roi en ses conseils et en cour de parlement

1 / Sergent : officier de justice du roi.

2 / Barra en latin médiéval signifie la barrière, le rempart.

3 / Journal publié par Pierre de Vaissières (Société de l'Histoire de France).

Pour bons et loyaux services, Jehan reçoit du roi la seigneurie de Murat, ancienne forteresse du duc de Bourbon. Sa descendance, comme on le verra ci-après, est illustre mais elle

s'est scindée en deux branches : une restée catholique qui occupera de grandes fonctions sous la monarchie, l'autre réformée qui a prospéré en Dauphiné, à Serres, puis à Nyons.

## LES CONSEILLERS AU PARLEMENT DE PARIS

Le petit-fils de Jehan, **Antoine** (1532-1572) après ses études à l'université de Paris devient avocat puis il achète une charge de maître de la chambre des comptes. Pendant deux siècles ses descendants, membres éminents de ce qu'il est convenu d'appeler noblesse de robe, feront partie du Parlement de Paris, ce qui leur vaudra d'accéder aux plus hautes charges de l'État : maîtres des requêtes, conseillers d'État, directeur des finances, intendants de plusieurs

provinces et même homme d'église avec **Henry** (1639-1699), évêque de Luçon.

La personnalité de premier plan est certainement le frère aîné de ce dernier **Paul** Barrillon né à Paris le 12 septembre 1628. Il est nommé successivement

maître des requêtes, intendant de Picardie (1668) et surtout il est envoyé comme ambassadeur extraordinaire en Angleterre de mai 1677 à 1689, soit pendant onze ans. À ce dernier titre, il a joué un rôle de premier plan dans les négociations du traité de Nimègue (1678/79), traité qui marque l'apogée de la France de Louis XIV.

Mais il ne peut empêcher le stathouder des Pays-Bas Guillaume d'Orange, qui, après avoir chassé Jacques II Stuart, roi catholique dont les Anglais ne veulent pas, de devenir roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III (1689). Comme on sait, ce dernier sera le principal adversaire de Louis XIV.



Paul Barrillon meurt à Paris le 23 juillet 1691 laissant la réputation d'*un esprit fin et cultivé, sachant plaire et aimant le monde*. Il était en relations avec les esprits les plus brillants de son temps : Mmes de Maintenon, Sévigné et La Fontaine qui lui a dédié une fable, etc.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'influence de la famille Barrillon reste grande. Jusqu'à la Révolution, ses membres occupent toujours des hautes fonctions dans le royaume et des alliances matrimoniales les rapprochent des grandes familles (des Choiseul par exemple). Mais cette branche s'arrête en 1826, avec le décès d'Antoine-Marie Barrillon, survenu à quatre-vingts dix ans à Chartres, décès qui éteint la longue lignée des conseillers du Parlement de Paris. Son fils unique étant mort, Antoine-Marie avait institué comme légataire universel son neveu, le Comte Aristaque de Tardieu de Maleissye.

... *Voulons et nous plaist que ledit sieur Barrillon, ses hoirs, successeurs, et ayant droit, tant masles que femelles jouissent du nom, titre, qualité et prérogatives de Marquis, plainement...*

Antoine 1<sup>er</sup>, conseiller du roi et maître ordinaire en sa chambre des comptes

Gravure de 1655. L'écu est timbré d'un heaume de marquis

## LA BRANCHE DAUPHINOISE : SERRES ET NYONS

À **Serres**, la branche réformée des Barrillon semble avoir trouvé un refuge après le massacre la Saint Barthélémy (24/8/1572). Est-ce, comme le suggère Jean Imbert<sup>4</sup>, **Jean** Barrillon de Murat qui vient trouver refuge dans cette localité auprès du capitaine réformé de Pommat qu'il connaissait ?

Lui et ses descendants semblent s'être intégrés facilement à la population serroise, la famille ayant bientôt des représentants dans tous les corps de métier et donnant des consuls à la ville et naturellement des membres au consistoire protestant. Des relations étroites se sont établies avec d'autres serrois, les Ruelle que nous retrouverons à Nyons.

En 1618, **Paul** Barrillon fait construire une vaste « hostellerie fortifiée »<sup>5</sup> à quelques kilomètres au sud de Serres. Des mariages clandestins de réformés y seront célébrés.

Pendant les guerres de religion, la citadelle de Serres doit assurer sa défense par ses propres moyens. Son rôle devient important Lorsque Lesdiguières y installe le conseil général des églises réformées du Haut Dauphiné. Richelieu fera détruire cette place forte comme celles de Nyons et d'Orpierre en 1633.

Sous le règne du « Roi soleil » reprennent les persécutions de plus en plus violentes

envers les protestants. Comme d'autres coreligionnaires, des membres de la famille décident de quitter le royaume. Par contre, **Jacques Barrillon** (1650-1736), surnommé « le patriarche », préfère lui abjurer « l'hérésie calviniste » peu avant la révocation de l'Edit de Nantes et il fait baptiser les douze enfants nés de son mariage avec Esther Arnoux. Un de ses fils, **François**, baptisé le 31 mai 1703 en l'église de Serres, s'établit à **Nyons** à la suite de son mariage avec Élisabeth, la fille d'Hercule Achard propriétaire d'un moulin à huile près du pont roman. Il meurt en en 1764. Son héritier **Jean-François** (1744-1805) se montre entrepreneur efficace en créant un nouveau moulin à huile toujours près du pont roman et une fabrique de soierie à la Maladrerie auxquels les roues hydrauliques établies à partir du canal des moulins, fournissent la force motrice. Il assume par ailleurs la succession d'autres serrois, Paul Ruelle père et fils qui, après 1750, avaient créé et développé à Nyons un important négoce de soie<sup>6</sup>.

La maison Ruelle, près de la porte Saint-Jean aujourd'hui disparue, appartient toujours à la famille Barrillon. En 1789, Jean-François est l'un des trois plus gros contribuables de la cité où il joue un rôle important. Par ailleurs il est apparenté aux grandes familles de l'époque que ce soient les Saulce de Freycinet de Montélimar et les Bérenger, pairs de France.

  
La cueillette au bord  
de l'Eygues et  
du Pont Roman



4 / Imbert Jean, Histoire de Serres.

5 / Le nom subsiste dans la toponymie serroise mais avec un seul R.

6 / J. Laget, Documents originaux, industrie et négoce de la soie à Nyons, dans le passé, TE n°6, 1991 (Article rédigé à partir de documents communiqués par le Général François Barrillon).

*Ayant mis en considération les grands et recommandables services qui nous ont été rendus par notre amé et féal chevalier, Voulons et nous plaist que ledit sieur Barrillon, ses hoirs, successeurs, et ayant droit, tant masles que femelles jouissent du nom, titre, qualité et prérogatives de Marquis, plainement, paisiblement, perpétuellement et toujours : ensemble des droits, honneurs, privilèges, armes, escussons et prééminences qui dépendent d'icelle qualité de Marquis en temps de paix et de guerre.*

*Louis XIV*

*Lettres patentes portant érection de la Baronnie de Branges en Marquisat au profit d'Antoine II seigneur de Morangis et de Mancy (May 1655)*

*Titulature d'Antoine II : Barrillon (1599-1672)  
Baron de Mancy, seigneur de Morangis, d'Anthénay, d'Orquigny et de Cuis en Champagne, de Montigny sur Aube, de Brion, de Savigny-sur-Seilles, de Montrer et de Juif-en-Bourgogne, Marquis de Branges.*

La Révolution a établi la liberté de conscience et mis fin définitivement aux persécutions qu'avaient connues les familles protestantes. Disposant du privilège de l'instruction (nombreux polytechniciens dans la famille), l'activité des Barrillon va pouvoir se déployer dans toutes les directions, y compris au-delà des mers, c'est le cas de Jean-François, parti en 1789 pour l'Île de France (Maurice aujourd'hui) puis revenu vingt ans plus tard s'établir banquier à Paris. Deux siècles après lui, l'activité des Barrillon de Nyons s'est déplacée à Paris où ils sont illustrés dans des

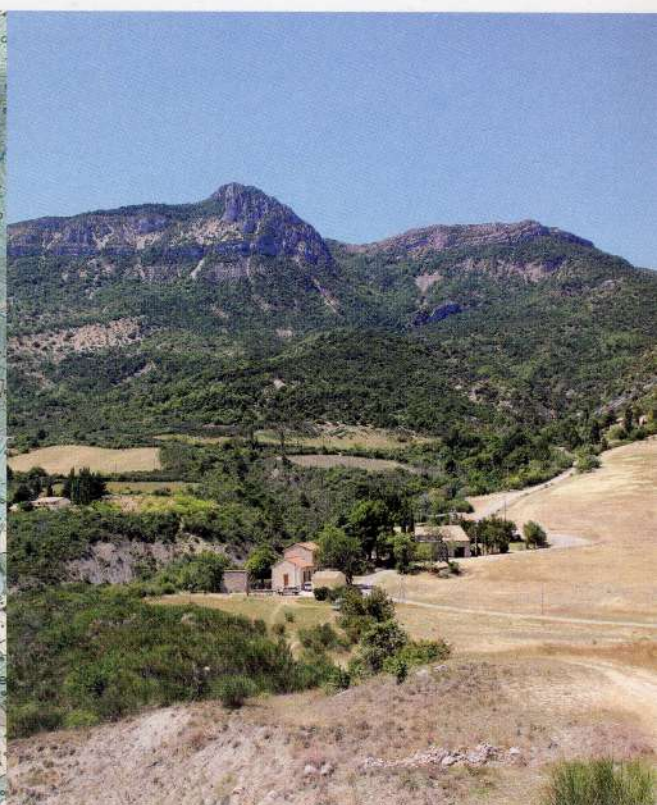
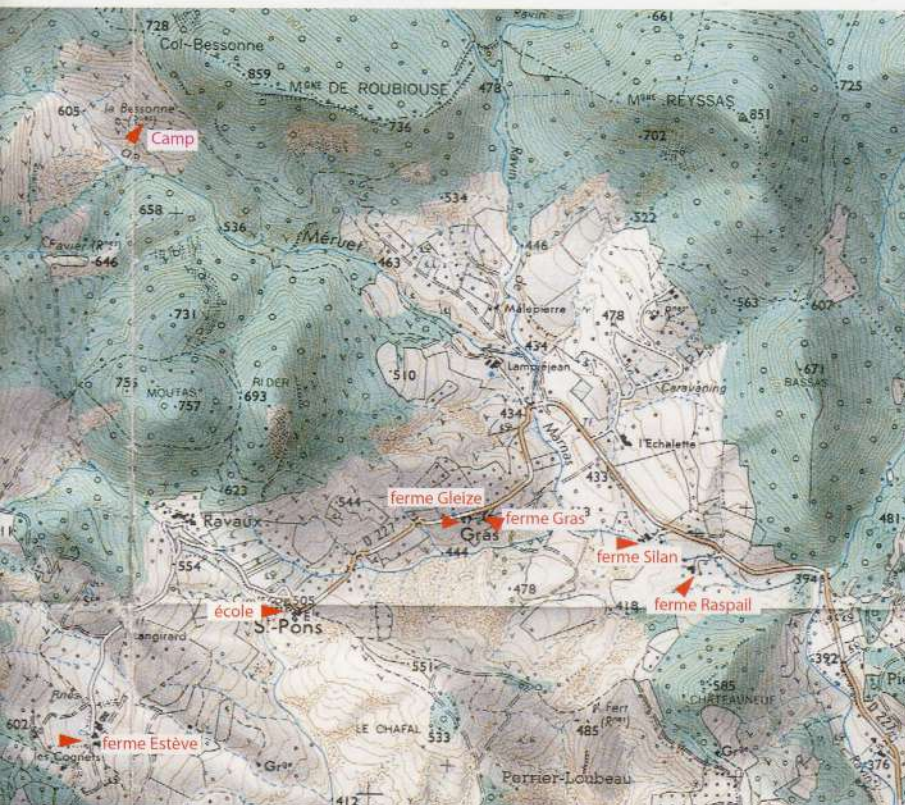
domaines variés : banquiers (et même régent de la Banque de France pour Alexandre 1762-1817), administrateurs, ingénieurs de génie maritime ou des travaux publics, etc. Leurs épouses qui ont joué un rôle important à leurs côtés, n'ont pas été oubliées que ce soit Jeanne Ruelle (née en 1792, morte du choléra en 1835), femme de Jacques-François (1771-1838) qui a été conseiller d'arrondissement ou Constance Vigne (1805-1863), femme de Camille Barrillon (1799-1875).



François Barrillon

Nous n'aurons garde d'omettre celui qui a motivé cet article : **Émile-Georges** Barrillon, né à Nyons en 1829, colonel du génie, ayant combattu au Mexique et contre la Prusse pendant la guerre de 1870 et mort des fièvres en 1881 à Souk-Ahkras (est algérien) pendant la campagne de Tunisie. Son petit-fils François-Henri, né à Paris en 1918, général de corps d'armée et Grand officier de la Légion d'honneur, qui, en plus de l'étude sur sa famille que nous venons de citer, a publié un remarquable ouvrage *Sainte-Jalle, une autre histoire de la Provence* (La Mirandole éditeur). Pendant de longues années, il a été sociétaire de la SEN à laquelle il a apporté beaucoup.

# LE DRAME DE SAINT-PONS DU 19 MARS 1944 VENGEANCE OU REPRÉSAILLES ?



Par Roland Haussy

**G**ilberte MONTLAHUC et Francis BARBE ont entrepris de nombreuses recherches pour essayer de comprendre l'origine du drame de Saint-Pons à Condorcet. Jusqu'à présent, les historiens pensaient à une vengeance des milices, furieuses de n'avoir pu trouver les maquis à Saint-Pons.

À l'occasion de la cérémonie de commémoration de l'année 2019, ces chercheurs ont dévoilé leurs conclusions : il s'agirait de représailles à l'exécution par les FTPF de deux espions allemands ayant séjourné à Condorcet en 1944.

**L'article est divisé en trois parties.**


**1<sup>re</sup> partie :**

- Elle relate des faits qui se sont déroulés à Condorcet en 1943 et 1944.

**Les deux articles suivants paraîtront dans les prochains Terre d'Eygues.**

- La deuxième partie traitera du maquis de la Fournache. Cela permettra de comprendre qui était à l'origine de l'enlèvement du couple Fournier, dont il sera question dans cet article.

- La troisième partie évoquera un épisode du maquis de Séderon montrant que les maquisards s'intéressaient au dit Fournier.

 Saint-Pons

La revue Terre d'Eygues a déjà publié plusieurs articles évoquant le drame de Saint-Pons :

- Bulletin numéro 13 de 1994 : SPECIAL RESISTANCE ET LIBERATION.
- Bulletin numéro 23 de 1999 : le docteur Jean Bourdongle.
- Bulletin numéro 24 de 1999 : maquis AS et FTPF et FFI dans le Nyonsais, le Haut-Comtat et les Baronnies (1943-44).

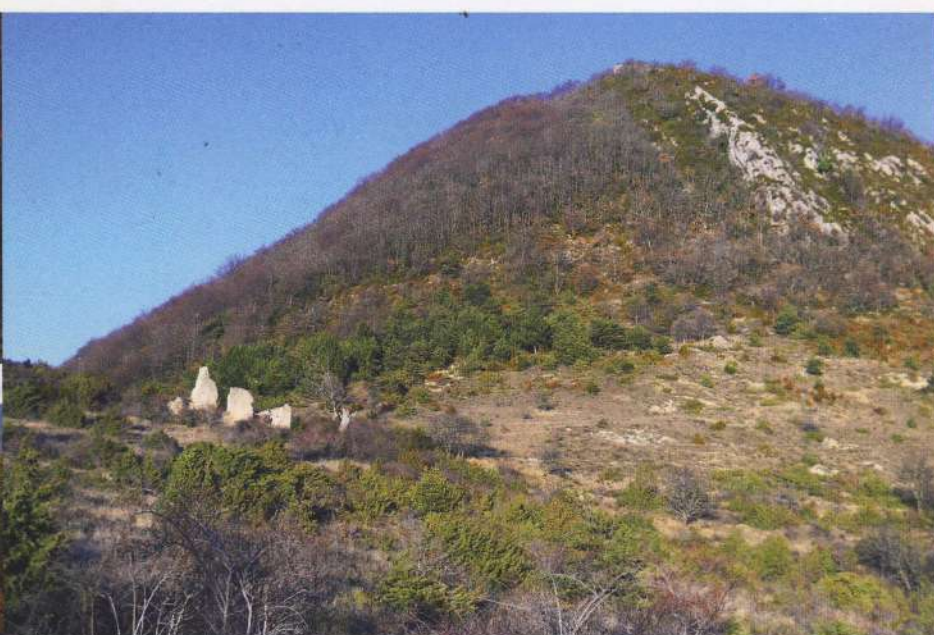
## Le contexte historique

Le service du travail obligatoire (STO) est à l'origine de la création des maquis. Ils vont prendre de l'importance quand le gouvernement de Vichy promulgue la loi du 16 février 1943 qui astreint les jeunes gens des classes 40, 41, et 42, à un service civil en Allemagne d'une durée de 2 ans.

À Nyons, à la fin de l'été 1942, à l'initiative du parti communiste, un premier « **Comité de Front National** » est créé dont Antonin Delhomme, du mouvement *Libération*,

devient le Président. Ce comité n'aura qu'une durée éphémère à la suite de divergences de vue... Début 1943, il fut reconstitué sur de nouvelles bases. Ce deuxième comité prit le nom de « **Comité de Front National de la Résistance** » et sa présidence fut confiée au Dr Bourdongle, du mouvement *Combat*<sup>1</sup>.

À partir d'avril 1943, des jeunes gens, réfractaires au STO et venant de tous horizons, vont se regrouper dans des fermes abandonnées dans l'arrière-pays, avant de devenir des maquis organisés.



## Les faits

**Le 9 août 1943**, la bergerie de la Fournache (commune de Rochebrune) qui héberge un groupe de réfractaires au STO est attaquée par des militaires d'occupation, italiens<sup>2</sup>.

Le groupe réussit à s'enfuir et après deux jours et deux nuits de marche rejoint Condorcet le 12<sup>3</sup>. (cf troisième partie).

**Le 27 novembre 1943**<sup>4</sup>, au petit matin, Le groupe de la Bessonne du Maquis Pierre s'installe dans les anciens baraquements des chantiers de jeunesse du groupement n° 33 au hameau de Saint-Pons de Condorcet à 700 m d'altitude, à 4 km au-dessus du village. Il est rejoint le 15 février 1944 par deux autres unités, le Barnier et le Jas Blanc. Ce maquis, fort d'un peu plus de

40 jeunes, a pour chef Pierre Challan-Belval. Les membres du réseau Bourdongle qui le gèrent, comprennent l'épicier Bertin Montlahuc, qui assure les transports avec sa Peugeot 202, le boulanger Gabriel Gras, qui alimente en pain les maquisards, Elie Estève, Stanislas Gras, son fils Marcel, Roger Pegalati dit Titi, enfant de l'assistance placé dans la ferme Gras, Henri Silan et son fils Marcel.

Gustave Long ne figure pas dans le réseau mais son frère fait partie du Comité de Libération de Nyons.

**Le 15 décembre 1943**, arrive à l'hôtel Lafont de Condorcet un homme qui sera rejoint deux jours plus tard par sa compagne. Ce couple dit s'appeler Fournier et demande à



Ruine de la bergerie de la Fournache



Vue des hauteurs de Saint-Pons

y être hébergé. L'hôtel ne possède que trois chambres dont l'une est momentanément libre jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier. Le couple s'y installe en pension complète jusqu'à cette date, puis loue au curé une chambre dans la cure mais continue à prendre les repas à l'hôtel. Les voisins pensent qu'il s'agit d'un couple juif qui se cache.

**Le 31 décembre 1943**, un vol de tabac est commis à Condorcet par un groupe de Résistants. Un procès-verbal est établi le 2 janvier 1944 par la gendarmerie de Nyons.

**Le 15 (peut-être le 13 ?) février 1944**, arrivent de Lyon deux réfractaires du STO, André Linage et Joseph Barthélémy. Ils passent par le cabinet du Dr Bourdongle de Nyons et sont accueillis à Condorcet par Bertin Montlahuc, responsable du réseau à Condorcet, chez qui ils dînent, avant de rejoindre le maquis. Coïncidence, ce 15 février, arrivent les deux groupes venant de Taulignan. Un camion amenant leur matériel lourd est incapable de monter la cote enneigée<sup>5</sup>. Tous les maquisards, dont Barthélémy, vont aider

au déchargement dans le hangar de la ferme Silan. Barthélémy, âgé de 17 ans, se révélera avoir été retourné par le bureau 4 du SD de Lyon. Ayant connaissance de la filière d'accès au maquis, il peut informer son correspondant sur l'effectif du maquis et sur son armement, et probablement rentrer en contact avec le couple Fournier.

Il sera donné à ce jeune homme le surnom de **Marie-Louise** par ses camarades.

**Le 17 février 1944**, le couple Fournier est enlevé par des maquisards, à l'hôtel Lafont et dans une chambre de la cure. Un procès-verbal est établi par la gendarmerie le 18.

**Le 1<sup>er</sup> mars 1944**, le premier groupe du maquis Pierre, dirigé par le lieutenant Alain, se déplace vers Châteauneuf-de-Bordette pour rejoindre ensuite le plateau de Vinsobres.

**Le samedi 4 mars 1944**, Barthélémy, qui faisait partie du groupe Barnier, s'enfuit à vélo à Nyons, rencontre le docteur Bourdongle et, arguant de douleurs à l'estomac, demande



1 / *La Résistance dans le Nyonsais*. Albin Vilhet. Editions Notre temps. Réédition 2001.

2 / De novembre 1942 au 8 septembre 1943 toute la rive gauche du Rhône est occupée par l'armée italienne.

3 / Témoignage dans *Maquis et Bataillons Morvan*, page 145.

4 / Bien leur en a pris, car ce même jour les camps de la Lance, vont être attaqués par les allemands qui feront choux blanc, les unités ayant pu se dégager il y aura les déportations de Mr Naud maire de l'Estellon et du fermier Mr Ducol qui ne reviendront pas, hélas.

5 / Témoignage de Léo Rostand dans son témoignage dans la Gazette d'Aubres : « ...il est alors décidé de procéder à son déchargement partiel et de transporter le matériel ainsi abandonné provisoirement dans le hangar de la ferme Silan qui se trouve être l'abri le plus proche. Participe à cette opération Marie Louise dont j'ai déjà parlé, et dont malheureusement nous devons reparler ».

de rejoindre sa famille à Lyon. Il va en fait renseigner le SD de Lyon.

**Période du 6 au 15 mars**, les deux derniers groupes du maquis Pierre partent vers Aiguebelle.

**Le dimanche 19 mars 1944**, à 7 h du matin, des soldats allemands accompagnés de « Marie-Louise » sous l'uniforme allemand et de trois civils en uniforme des chantiers de la jeunesse procèdent à l'arrestation du docteur Bourdongle chez lui, place Carnot à Nyons.

Il est conduit à la salle des mariages où il est interrogé de façon très brutale. (traces de sang dans la salle). Son appartement est fouillé et pillé.

À 8 heures, il est transporté en voiture vers le village de Condorcet. À 9 heures, les soldats entourent la maison de Bertin Montlahuc qui n'a pas le temps de s'échapper et est arrêté avec son camarade Gustave Long. Madame Montlahuc est giflée par un milicien.

Les soldats se dirigent ensuite vers le hameau de Saint-Pons. En chemin, ils s'arrêtent à la ferme de Stanislas Gras. Ils interpellent ce dernier et lui demandent où se trouve son fils Marcel. Il leur répond qu'il est en train de labourer un champ. Ils le frappent afin qu'il les conduise là où est son fils. Ce dernier, alerté, parvient à se sauver en compagnie de son employé malgré les tirs des fusils mitrailleurs et les chiens lancés à leur poursuite.

Quelque temps auparavant, les parents du jeune Simon Raspail, alarmés par le long convoi allemand, l'avaient envoyé, avec un

autre enfant de l'assistance dont ils ont la charge, chez ses grands-parents. Alors qu'ils grimpent tous deux sur une pente opposée à la route, Simon est abattu par un sniper allemand du convoi. Une petite stèle marque, aujourd'hui, l'endroit de sa mort.

Stanislas Gras refuse de répondre aux allemands. Il est frappé à coups de pieds et de poings. Les soldats pillent sa maison. Une autre voiture arrive amenant Bertin Montlahuc qui refuse également de répondre aux questions. Il tombe par terre sous la violence des coups. Il se relève, il porte une profonde blessure à la tête.

Les soldats attaquent le camp du groupement des chantiers de la jeunesse 33 dans lequel, comme indiqué précédemment, les trois groupes du maquis Pierre avaient séjourné pendant 15 jours.

Les Allemands incendient le camp, pillent les fermes environnantes, brûlent la ferme d'Elie Estève et maltraitent sa fille. En repartant, ils font sauter à la grenade d'autres maisons, dont l'école de Saint-Pons.

À la ferme Silan<sup>6</sup>, ils arrêtent Henri Silan et son fils Marcel. Marcel était présent et sa sœur était allée chercher son père qui travaillait dans un champ avec un jeune du maquis. Ce dernier s'est enfuit dans la montagne. Ils emmènent le père et le fils à la ferme Gras pour les interroger puis les fusilleront avec Gustave Long.

Ils remontent ensuite à l'école de Saint-Pons et fusillent Jean Bourdongle, Bertin Montlahuc et Stanislas Gras.

Ils incendient la ferme Gras, pillent la ferme Silan avant de la brûler également.



Jean Bourdongle



Bertin Montlahuc

## *L'hypothèse des représailles*

Les maquisards ont été fusillés par 2 groupes de 3 ce qui fait penser à la règle imposée par les Nazis, de trois otages fusillés pour un Allemand tué.

Cette exécution pourrait donc être un acte de représailles. Il faudrait alors trouver deux personnes, allemands, collaborateurs ou espions qui auraient été tués par le maquis Pierre ou par un autre maquis...

6 / D'après le témoignage d'Albert Raspail

7 / Jacqueline Franco, avait déjà été repérée par le *Maquis Ventoux (Maquis Ventoux page 78)* et le couple était activement recherché. Jean Marie Fournier chef du groupe de Thines où 6 anciens de la Fournache périrent, sera par homonymie, suspecté à Séderon et mis aux arrêts avant d'être disculpé (Page 120 du tome 2 du livre de Louis Frédéric Ducros, *Montagnes Ardéchoises dans la guerre*).

La Gendarmerie de NYONS téléphone le  
24 Mars 1944 à 16 h.30.

Le 23 Mars 1944, il a été découvert sur la montagne du Linceul, commune de ROCHEBRUNE, canton du BUIS, les cadavres d'un homme et d'une femme portant de nombreuses traces de balles. Ces 2 cadavres avaient les yeux bandés et les mains liées derrière le dos. A proximité, il a été trouvé une carte d'identité au nom de FRANCO Jacqueline, Henriette, née le 5 Février 1915 à PARIS. La mort paraît remonter à une huitaine de jours. L'homme qui paraît âgé de 30 à 35 ans et la femme de 30 ans environ (la femme a le visage en décomposition). D'une taille moyenne, sont élégamment vêtus. Leur signalement paraît correspondre à celui du couple FOURNIER enlevé le 17 Février à CONDORCET. La Gendarmerie s'est rendue sur les lieux et enquête.

**24 MA S 44** Découverte de deux cadavres dans un silo souterrain de la ferme de Linceul, ancien camp de la Fournache. Je procède avec la gendarmerie à la levée des corps; il s'agit d'une jeune fille et d'un jeune homme d'allure aisée, porteurs de vêtements élégants; ils sont criblés de balles de mitraillettes ligotés et baillonnés. Leur décès paraît remonter à un mois d'après l'état des cadavres et un journal trouvé sur les lieux.

## L'enquête

Une thèse universitaire rédigée en 2001 par Patrick Martin et déposée aux A. D. de Valence rapporte (p.436) que deux cadavres, un homme et une femme, criblés de balles ont été retrouvés dans la bergerie de la Fournache sur la montagne de Linceuil le 23 mars 1944 soit quatre jours après le drame de Saint-Pons. Leur décès remonte à environ un mois\*.

Ce couple est identifié comme étant le couple Fournier, qui, comme déjà dit précédemment, avait séjourné à Condorcet du 15 décembre 1943 au 17 février 1944, à l'hôtel Lafont puis dans une chambre louée par le curé Bonnard. Leur installation à Condorcet<sup>7</sup> s'était faite donc, trois semaines seulement après celle du groupe de la Bessonne du maquis Pierre à Saint-Pons.

*Cette même année, deux PV de gendarmerie ont été établis :*

• Celui du 2 janvier 1944 nous apprend que le 31 décembre 1943 dans l'hôtel Lafont, un vol de tabac est commis par un groupe de 5 à 6 hommes masqués. Un fait important est relaté ; le chef du commando prend congé en leur souhaitant bon réveillon et lorsque le

chien de l'établissement lui aboie dessus, cet individu lui dit : « Tais-toi Moka ». L'individu était donc déjà venu dans l'établissement. Le PV mentionne la présence d'un témoin, M. Fournier (Feibusch Adalbert) dont la compagne dite Mme Fournier se repose de l'autre côté de la route, dans la chambre louée au curé de Condorcet.

• Un 2<sup>e</sup> PV de gendarmerie, daté du 18 février 1944 nous rapporte l'enlèvement, la veille, d'un couple se disant s'appeler M et Mme Fournier, par cinq résistants mal identifiés, mais inconnus du

Maquis Pierre. L'homme est arrêté dans l'hôtel et la dame dans la chambre louée au curé. Sa voisine de chambre et le curé lui-même témoigneront, ainsi que les clients de l'hôtel.

On peut supposer, sans preuves, que les deux attaques ont été commises par le même commando. Leur chef pourrait être Jean Moutet,

*\* Cette bergerie, incendiée par les italiens le 9 août 1943, avait été occupée à l'époque par un premier maquis FTPF qui se réfugia à Condorcet et dont le chef était Jeannot Moutet.*



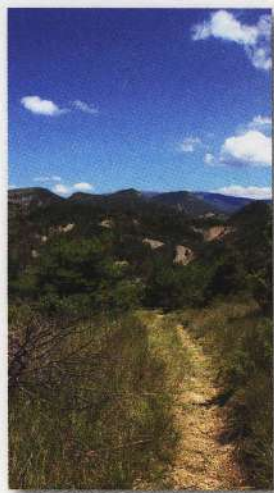
Relevé de la gendarmerie



Extrait du témoignage du docteur Bernard (AD26 J 62)

le chef du maquis de la Fournache, ou un de ses lieutenants<sup>8</sup>.

À la libération, ce couple Fournier sera identifié par le Procureur de la République de Montélimar, fin 1944, comme étant des espions allemands, la femme Jacqueline Franco certainement fichée Me<sup>9</sup> à Marseille et son compagnon allemand Feibusch Adalbert, né en 1912 à Dusseldorf.



Mais peu avant le 17 février 1944, un troisième espion, Barthelémy Joseph, qui sera dénommé « *Marie-Louise* » par ses compagnons du maquis, avait été infiltré dans le maquis Pierre par les services du SD<sup>10</sup> de Lyon et avait remonté toute la filière du réseau, à partir du docteur Bourdongle à Nyons, puis de Bertin Montlahuc chez qui il avait diné, puis de Marcel Gras, puis des fermes Gras et Silan, enfin le camp du Maquis Pierre et la ferme Estève où il avait caché sa valise en prévision de sa fuite. On l'avait vu les jours suivants dans les rues de Condorcet, dans le café Montlahuc et à l'hôtel Lafont<sup>11</sup>.

On ignore cependant si les trois espions s'étaient rencontrés. La décision de Pierre Challan-Belval de faire quitter Saint-Pons

à ses trois groupes n'était certainement pas étrangère à cette arrestation qui devait être connue de tout le monde à Condorcet: présence des gendarmes, confidences des témoins mais aussi par le canal de la gendarmerie, du sous-préfet Majoureau<sup>12</sup>, acquis à la Résistance, ainsi que par le Comité de Libération de Nyons dont le Dr Bourdongle était le Président.

Barthelémy avait dû remarquer lors de ses descentes à Condorcet que deux personnes importantes du réseau, le boulanger Gabriel Gras et l'épicier Bertin Montlahuc, habitaient de part et d'autre du lieu de séjour du couple Fournier, de la chambre du curé Bonnard et du restaurant Lafont.

Après l'enlèvement du couple, comment ne pas en déduire qu'ils en étaient les dénonciateurs !

C'est probablement ce que Barthelémy a dû dire au SD de Barbie à Lyon qu'il rejoint le samedi 4 mars 1944.

Les événements du 19 mars, et les témoignages des témoins, apportent la preuve que Bertin Montlahuc fut le plus battu à Saint-Pons et que le boulanger Gabriel Gras fut le plus recherché.

## Les explications

Par qui le couple Fournier a-t-il été découvert quatre jours après le drame de Condorcet ?

Le docteur Bernard, qui avait assisté les gendarmes pour le constat, précise que ce sont des chasseurs qui ont retrouvé les corps. Or la chasse était alors prohibée, la plupart des armes avaient été confisquées, et se trouver porteur d'une arme, même de chasse, conduisait à la déportation. D'autre part, quel gibier chasser, fin mars, à 900 m d'altitude sur la montagne de Linceuil, dans les ruines d'une

bergerie qu'il fallait atteindre par de mauvais chemins et des sentiers et probablement complètement enneigés<sup>13</sup> ? Les allemands, qui ont dû récolter quelques informations le 19 mars, vont engager des actions, dans la région de Buis-les-Baronnies et Ste-Jalle. Il est vraisemblable que les chefs des maquis FTPF aient décidé de faire découvrir les corps du couple pour faire stopper ces opérations et exactions effectuées dans les Baronnies, les lundi 20 et mardi 21 mars<sup>14</sup>.

Le maquis de Saint-Pons

8 / Le signalement du chef du commando du 31 décembre 1943 correspond au signalement de Jean Moutet. Celui du 17 février paraît être celui d'un homme plus âgé. À ce moment là, Moutet est le CM de 5 maquis FTPF. N'aurait-il pas désigné le CM d'un de ces 5 maquis pour effectuer l'opération (Morvan ?)

9 / Me était le sigle qui indiquait l'endroit où était fiché les personnes : Me = Marseille, Lyon=Ly, etc.

10 / Der Sicherheitsdienst des Reichsführers SS : régulièrement abrégé en SD, était le service de renseignement et de maintien de l'ordre de la SS.

11 / Témoignages de Mme Montlahuc et d'une tante Lafont.

12 / Témoignage de Léo Rostand dans *IV Le camp de St Pons Paragraphe 8*.

13 / Témoignage de Jean Bernay du groupe Barnier qui rejoint Saint-Pons le 15 février depuis Taulignan

Témoignage page 149 dans *Maquis et Bataillons Morvan : Le Mardi 21 mars 1944*... dans les rochers de la ferme de Poet-Sigillat... nous montons sur le plateau qui est bien enneigé.

14 / Mort à Saint-Auban-sur-Ouvèze d'un réfractaire, Pierre Rolland, 22 ans.

## Mais l'histoire ne s'arrête pas là !

Deux importants chefs de la Résistance, le docteur Claude Bernard de Buis les Baronnies, chef des MUR<sup>15</sup> et le capitaine Paris, (Lucien, Edouard Dufour) commissaire militaire (CM) d'un maquis FTPF, vont dans les années 80/90, écrire des livres autobiographiques sur leurs actions, **Maquisards Terroristes** pour le docteur Bernard et **Mémoires de l'ombre**, pour le capitaine Paris, où ils évoquent Jacqueline Franco sous le vocable, « *la belle Nina* », et sur son arrestation.

Leurs versions diffèrent du PV de gendarmerie du 19 février 1944 certifié de plusieurs témoins.

Le docteur Bernard écrit que c'est le Maquis Pierre qui procède à l'arrestation à Montélimar (sic).

Dans son livre, le capitaine Paris, va plus loin puisqu'il revendique être lui-même l'auteur de l'arrestation de la belle Nina.<sup>16</sup>

Ces deux responsables voulaient ainsi, vraisemblablement cacher le nom de leur informateur de Condorcet dont le renseignement

avait conduit à la mort des six résistants ainsi que celle d'un jeune garçon.

Arrêter cette espionne c'était sécuriser les Résistants car beaucoup des arrestations commises de décembre 1943 à mars 1944 dans le Nyonsais peuvent certainement lui être imputables. Jacqueline Franco avait des parents roumains et le chef de la milice de Nyons le docteur Georgescu était roumain lui aussi. N'y a-t-il pas eu connivence entre eux, lui recevant les lettres de dénonciation et elle, les transmettant aux SD de la Gestapo et à la 8<sup>e</sup> Brandebourg ?

Mais c'est le troisième espion, Joseph Barthélémy, agent infiltré du SD de Lyon et dont le correspondant était l'adjudant Mischker du service de Barbie, qui allait conduire au drame de Condorcet et à la mort de sept personnes du village. Barbie lui-même a peut-être mené l'opération de Condorcet. Les divers signalements donnés par les témoins du 19 mars se rapprochent du sien.

## Conclusion

Le drame du 19 mars est un acte de représailles, lié à la disparition d'une importante espionne allemande et de son compagnon. On peut dire que les personnes du réseau de Condorcet furent fusillées pour un acte dont ils n'étaient pas directement responsables et pas pour la raison invoquée chaque année, à savoir leur aide au Maquis Pierre.

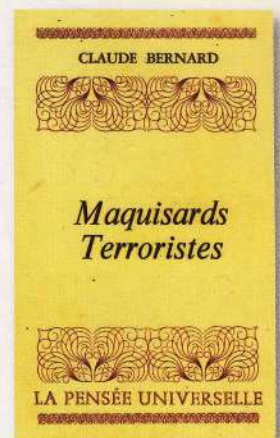
Tout part et revient à la ferme de la Fournache sur la montagne de Linceuil. Il est certain que l'arrestation des deux espions fut le fait d'un commando FTPF, qui connaissait bien le lieu de la bergerie de la Fournache, pour s'y être logé à l'été 1943. Entre temps ce groupe avait fait étape à Condorcet et d'après leurs

témoignages y avaient lié des amitiés<sup>17</sup>. Naturellement ils y retourneront afin de faire justice<sup>18</sup> du travail d'espions, de ce faux couple Fournier.

Pour en terminer de cette étude, Gilberte, fille de Bertin Montlahuc et native de Son Condorcet, peut citer Marie-Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, marquis de Condorcet et, homme du siècle des lumières : « **La vérité appartient à ceux qui la cherchent et non point à ceux qui prétendent la détenir** »<sup>19</sup>

Francis Barbe,

Avec le concours de Gilberte Montlahuc.



15 / Mouvement Uni de la Résistance : organisation unifiée issue de la fusion en janvier 1943, des trois grands mouvements de résistance non communiste de zone sud : **Combat, Libération et Franc-Tireur**. Cette fusion a lieu à l'initiative de Jean Moulin. Voir CD AERI.

16 / Jean Moutet, mort le 24 ou 27 juin 1944 dans un combat contre les allemands à Saint-Jean-en-Royans, n'était plus là pour revendiquer l'arrestation de la grande espionne.

17 / Léo Rostand dans la narration de son périple dans le maquis Pierre dit que trois des hommes de la Fournache vont passer de ce groupe FTPF dans le groupe AS du Maquis Pierre : ... **d'autres jeunes insurgés se présentèrent à la Bessonne, en particulier Le Marin, originaire de Sète, Robert Guichard et René Souriau, venant tous les deux de Touraine, rescapés de l'attaque du maquis de la Fournache, effectuée dans la nuit du 8 au 9 août 1943 par les troupes italiennes...**

18 / Compte tenu de l'arrestation en soirée le 17 février et de l'enneigement, il est probable que le couple ait été interné dans la région de Buis-les-Baronnies pendant quelques jours pour y être interrogé, avant d'être emmené et fusillé dans les ruines de la bergerie de la Fournache, ce qui était tout un symbole !

19 / Conventions Nationales, avril 1791.

# LE MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DU PÈGUE

Par Jean-Albert Chevillon  
& Christian Blanc

Situé au cœur du pittoresque village drômois du Pègue, le **MAP** (Musée Archéologique du Pègue) propose au public ses prestigieuses collections principalement issues de l'oppidum Saint-Marcel, classé site « majeur » de la protohistoire européenne (1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> âges du fer).



**C**onnu pour avoir été un des premiers lieux de rencontre entre le monde celtique et le monde méditerranéen, Le Pègue, considéré comme la pointe la plus « méridionale » du monde Hallstattien, est réputé pour sa production de poterie « tournée » :

la « céramique cannelée » et « peinte à pâte claire », qui tire ses origines

typologiques de la poterie des Grecs de l'Est (l'actuelle Asie Mineure).

Dans le même espace muséal s'ajoute, pour la période gallo-romaine, l'ensemble des objets trouvés dans le sol du village et rappelant le statut de chef-lieu du pagus *Aletanus* de la cité.

C'est à partir d'une visite, systématiquement commentée par un guide, que le visiteur va découvrir plus de 6000 ans d'histoire du Pègue.

C'est un voyage riche et passionnant évoquant les premières occupations néolithiques et de l'âge du bronze. On y découvre aussi un lot de stèles confirmant l'existence d'un sanctuaire héroïque, puis les traces de l'aristocratie celtique qui vivait là au VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. et de sa rencontre dans la dernière partie de ce siècle avec les colons grecs phocéens installés sur la côte.

Ceux-ci vont très vite imposer leur système économique basé sur l'échange des biens, comme le vin et qui va aboutir, sur le site, à la mise en place d'un important atelier de potiers. Au début du IV<sup>e</sup> s. et après un arrêt de presque soixante-dix ans, ces activités commerciales vont reprendre.

Il faut enfin mettre en avant le Pègue gallo-romain qui joua un rôle de cité principale d'une entité administrative à partir du I<sup>er</sup> s. après. J.-C., probablement en lien avec la capitale voconce de Vasio (Vaison-la-Romaine). Dans ce cadre, dans le village, ont été récemment découverts de rares fours de verriers.



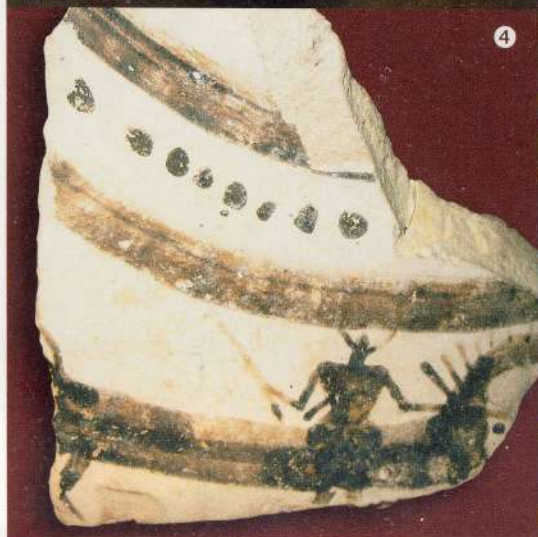
1



2



3



4



5

## Musée archéologique du Pègue, 2 rue du Donjon, Le Pègue

**Horaires d'ouverture du musée (avec visite guidée) :**

- De juin à octobre : tous les jours de 14 h à 18 h  
sauf les lundi et mardi

Téléphone : 04 75 53 68 21.

Mail : museedupegue26@gmail.com

Site : <https://sites.google.com/site/museedupegue/>



- 1 Vue du musée
- 2 Autel dédié à Jupiter à la roue
- 3 Céramiques pseudo-ioniennes
- 4 Pseudo-ionienne décor au dieu cavalier
- 5 Intérieur du musée



## CHÂTEAU DE VÉRONE, 2000 ANS D'HISTOIRE


Par François de Valence

L'origine du château de Vérone est attestée à l'aube du XIII<sup>e</sup> siècle. Il a sans doute été bâti sur l'emplacement d'une villa romaine datant du I<sup>er</sup> siècle. Les seigneurs de Vérone furent seigneurs ou coseigneurs de Vinsobres. Leurs histoires sont entremêlées au fil des siècles. Les Vérone, puis les Moreau de Vérone et les Bonnaud d'Archimbaud ont marqué le château de quelques personnalités historiques.

**L**a voie romaine qui relie Orange et Vaison à Die suit la vallée de l'Eygues. Les traces et vestiges romains y sont nombreux. Villas, lieux de culte, tombes, urnes funéraires, sarcophages ont été mis à jour lors des fouilles qui se sont succédées. Aubres, Condorcet, Curnier, Mirabel, Nyons ont livré quantité d'objets et de vestiges que l'on trouve dans les musées d'archéologie de la région. Une série de villas et de tombes sont recensées à Saint-Maurice-sur-Eygues.

À Vinsobres, la cave du Prieuré expose un grand bas-relief en pierre du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. représentant Junon Reine et Minerve-Athéna, ainsi qu'un fût de colonne.

«Vinsobres connût dans la période Gallo-Romaine une grande prospérité, écrivent André Mailhet et E. Flavier-Girard dans leur ouvrage sur Vinsobres<sup>1</sup>. Sur le versant méridional des Côtes, abrité du mistral, et notamment autour des fermes de La Touche, l'armée romaine et les armées

 Gravure du château de Verone

alliées ou fédérées organisèrent non loin de leur garnison de Vaison des camps de repos, hôpitaux et préventoriums pour les troupes fatiguées».

C'est probablement sur les ruines d'une de ces villas que le château de Vérone a été édifié, en contrebas de Vinsobres, et à proximité immédiate de La Touche. Plusieurs indices concordent. Sur le site a été découvert, en 1970, un petit sarcophage de pierre contenant une urne funéraire en verre à couvercle de plomb. Elle renfermait des fragments de crémation d'un petit enfant. D'autres sarcophages avaient déjà été exhumés à Vinsobres. L'un d'entre eux contenait une plaque de plomb portant l'inscription *Therapius* qui devait attirer nombre d'archéologues, intrigués. Après plus d'un siècle de savantes analyses, cette inscription fût déterminée comme étant le nom de l'artisan plombier qui avait réalisé cette plaque destinée à un sarcophage de plomb dont l'usage était répandu en Gaule au III<sup>e</sup> siècle.

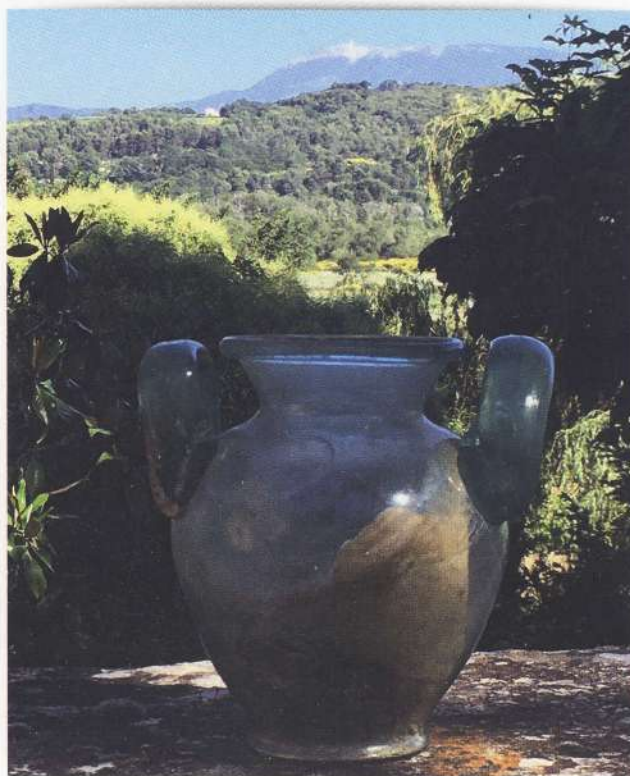
En 1988, Freddy Tondeur<sup>2</sup>, pour l'occasion archéologue, effectue quelques «séances de repérage» qui révèlent «la présence de très nombreux débris de tuiles plates et de quelques fragments de poteries attestant l'ancienneté d'occupation». Il trouve de nombreux fragments de plomb, et trouve aussi quelques pièces de monnaies romaines datant des années 268/375<sup>3</sup>.

Deux ans plus tard, il entreprend d'autres recherches, trouve d'autres monnaies, plus anciennes. Mais surtout, il écrit dans son rapport: «*J'ai trouvé aussi beaucoup de débris de plomb fondu. Ce métal servait surtout (en dehors de certaines canalisations) à sceller des pierres taillées d'édifices importants. Aussi je suppose que nous pourrions nous trouver ici non pas en présence d'un cimetière mais d'une grosse habitation cossue. Pourquoi cossue? Parce que j'ai trouvé aussi des coquilles d'huître en très grande quantité et que, à cette*

*époque, il s'agissait d'un produit très cher et très apprécié des notables romains (ou gallo-romains) qui avaient les moyens de s'offrir pareil luxe* ». «*Il apparaît donc, comme vous le disiez, qu'il y avait une villa romaine non loin de votre maison. J'espère que le hasard des tracteurs vous ramènera à la surface d'autres témoignages de cette qualité* », note un expert du CNRS venu au château.

Sur le domaine, un ex-voto romain gravé sur une pierre, réemployée dans un lavoir, a été mis au jour par Daniel Pélissier, un des propriétaires du château de Vérone.

La chapelle du château contient aussi une mosaïque de 11 m<sup>2</sup>, datée du II<sup>e</sup> siècle après J.-C., qui provient de Vaison et a été transportée en 1768 par Martin-Joseph-Bruno Moreau de Vérone sur lequel nous reviendrons plus loin.



Urne funéraire

1 / André Mailhet, Eugène Flavien-Girard, Vinsobres histoire type d'une Église Réformée rurale dauphinoise, Biau Frères, Marseille 1951.

2 / Cinéaste-conférencier à «*Connaissance du Monde*», auteur de nombreux ouvrages, dont notamment «*Nyons, Mémoires de l'Aygues*», éditions Bartélémy, Avignon, 2001.

3 / Archives du château de Vérone, courriers à madame Pélissier, avril 1988 et février 1990.

## À L'AUBE DU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Nous possédons peu -pour ne pas dire pas- de document sur l'époque postérieure à la chute de l'Empire Romain. Les invasions barbares du V<sup>e</sup> siècle ont ravagé la Provence. Les sarrasins leur ont succédé au VIII<sup>e</sup> siècle et auraient détruit le couvent de Saint-Césaire près de Nyons dans les années 736-739<sup>4</sup>.

Au début du XII<sup>e</sup> siècle, le nom de Vinsobres apparaît dans les documents de l'époque.

En 1137-1139, un « Monsieur de Vinsobres » est cité<sup>5</sup> comme appartenant au chapitre des chanoines de Vaison.

En 1144, l'empereur Conrad II confirme à l'archevêque d'Arles ses possessions sur Nyons et Vinsobres. Frédéric 1<sup>er</sup> confirmera les possessions de Raymond d'Arles sur Nyons et Vinsobres en 1164<sup>6</sup>. En 1167, les noms de R. de Vinsobres et de N. de Vinsobres sont cités dans le cartulaire de la Commanderie de Richerenches. En 1182, le nom du village est attesté sous la forme *Vizobris*.

En 1254, Pierre de Vérone, apparaît en qualité de « damoiseau »<sup>7</sup>, titre donné à un jeune gentilhomme qui n'était pas encore reçu chevalier. En 1274, les châteaux de Mirabel, Nyons et Vinsobres (probablement construit et entretenu par les de Vérone)<sup>8</sup> se trouvent provisoirement placés sous la suzeraineté papale.

## LES VÉRONE

« Aux Vérone, Vinsobres dût beaucoup, puisqu'il leur dût ses solides remparts -les remparts, dont l'existence est signalée dès 1274, annonçaient une place très forte, avec pont-levis et fortifications au XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle- à la conservation desquels cette famille consacra une activité vigilante jusqu'à la mort

de Raymond de Vérone, seigneur de Vinsobres, tué à la bataille de Verneuil le 17 août 1424 »<sup>9</sup>. Henri de Sassenage, gouverneur du Dauphiné sous Charles VI, avait conduit à cette bataille, sur l'ordre de Charles VII, l'arrière- ban du Dauphiné, composé de 1000 gentilshommes. 300 furent tués dont Raymond de Vérone, et Henri de Sassenage à la tête de ses troupes.

Les remparts de Vinsobres furent détruits - comme la citadelle de Nyons, les châteaux de Condorcet, de Mirabel, etc.- en 1633 sur ordre de Richelieu qui voulait affaiblir les puissances militaires régionales après les guerres de religion. C'est ainsi que disparurent la Tour de Vérone, une partie importante des anciens remparts et « les murailles nord, depuis la maison de M. de Vérone jusqu'à celle de Julien et de Pradier »<sup>10</sup>.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, la vigne et l'olivier étaient cultivés à Vinsobres. En 1700, on dénombrait 208 hectares de vigne « qui produisent du très bon vin ».

La généalogie de la famille Vérone montre qu'ils firent un grand nombre d'alliances avec les familles nobles des Baronnie, comme les Montauban et les Castellane, et qu'ils furent seigneurs de divers lieux.

Du XIII<sup>e</sup> siècle à la Révolution, les seigneurs de Vérone furent le plus souvent coseigneurs de Vinsobres où une tour porte leur nom. Presque tous les Vérone ont habité le château. Les successions étant patrimoniales entre ces familles, on trouve encore des Vérone au château jusqu'en 1628<sup>11</sup>.

À la famille Vérone succéda les Moreau, qui reprirent le titre de Vérone vers 1720, puis celui des Bonnaud d'Archimbaud en 1795.

4 / Camille Bréchet, Pages d'histoire nyonnaise, Plein-Cintre éditions, Taulignan, 1972. Page 22.

5 / Regeste Dauphinois publiés par Ulysse Chevalier col 699, n°4179.

6 / Vinsobres, un village entre Provence et Dauphiné, Jacques Mélen, Jean-François Meltz, René Treuil, Commune de Vinsobres et Cardère éditeur, 2015.

7 / Regeste Dauphinois publiés par Ulysse Chevalier, col 554, n°908.

8 / Guy Allard, Dictionnaire du Dauphiné, Grenoble 1864.

9 / A. Lacroix, Histoire de l'arrondissement de Nyons.

10 / Brun-Durand, Dictionnaire biographique de la Drôme.

11 / Brun-Durand, Dictionnaire biographique de la Drôme.

## LES MOREAU DE VÉRONE

Le premier Moreau identifié, Claude, était fermier du seigneur de Saint-Christol en 1535<sup>12</sup>. Denis Moreau, son petit-fils, prend les armes pour le parti huguenot vers la fin des guerres de religion. Homme d'arme dans la compagnie de Lesdiguières, il est capitaine de la garnison puis gouverneur de Serres -devenue place de sûreté protestante en 1576- de 1597 à 1620. Il épousa en 1599 Élisabeth de Saint-Ferréol. Il fût anobli par Henri IV. Guillaume de Saint-Ferréol, ministre protestant, qui réside à Vinsobres, y fit construire le temple en 1597. En 1623, Denis Moreau est nommé consul protestant de Vinsobres.

« La communauté conteste aussi l'enrichissement guerrier de certains capitaines, dont le capitaine Moreau, acquéreur de la terre de Vérone, devenu seigneur de Vinsobres, mais déclaré notable de Nyons pour une part d'héritage », rapporte l'ouvrage *Vinsobres, un*

village entre Provence et Dauphiné. Cependant, plusieurs sources précisent que Charles Moreau, avocat, « petit-fils de Denis « acquit la terre de Vérone sur Vinsobres »<sup>13</sup>. En 1719, Charles Moreau est seigneur de Vérone et

Bruno Moreau de Verone



Le château de Verone



12 / Vinsobres, un village entre Provence et Dauphiné.

13 / Notice sur Moreau de Vérone, Bulletin de la sté de statistique et d'archéologie de la Drôme, 1837.

coseigneur de Vinsobres. Il fût greffier en chef du Parlement de Grenoble, puis secrétaire du roi en 1742. C'est à cette époque que les Moreau reprirent le titre de Vérone et devinrent les Moreau de Vérone.

Le petit fils de Charles, Denis, troisième du nom, achète la charge de vibailli du Buis en 1703 -charge que la famille occupe jusqu'en 1759. Denis se marie en 1735 avec Jeanne Marie de Grangeat. De leur union naquit en 1739 Martin-Joseph-Bruno qui devait devenir le plus célèbre seigneur du château de Vérone. Né au château le 28 janvier 1739, Martin-Joseph-Bruno Moreau de Vérone acquit très jeune une forte culture des « chefs-d'œuvre littéraires de l'antiquité » et des historiens latins<sup>14</sup> qui lui donnèrent le goût de l'archéologie dans un environnement riche de vestiges de l'occupation romaine. Il entreprit nombre de fouilles à Vaison et à Saint-Paul-Trois-Châteaux. Il découvre beaucoup d'objets archéologiques qu'il collectionnât dans son château de Vérone, et que « savans et artistes s'empressaient de venir visiter ».

La numismatique fut aussi une de ses passions, et le catalogue qu'il en dressa était d'une grande richesse.

Au cours de l'été 1768, il découvre à Vaison une mosaïque romaine du II<sup>e</sup> siècle qu'il fit promptement transporter -« grâce à la politesse de M. le marquis de Taulignan, dans le fond de qui il était »<sup>15</sup>, et poser comme pavement de la chapelle du château de Vérone. Henri Lavagne d'Ortigue, spécialiste de la mosaïque romaine au C.N.R.S. en publia la description dans le *Recueil général des mosaïques de la Gaule romaine*. Mesurant environ 11 m<sup>2</sup>, elle présente un décor géométrique et végétal, unique en son genre. Jamais restaurée en dépit de diverses initiatives, la mosaïque n'est pas accessible au public.

Avocat au Parlement de Paris, puis conseiller au Parlement de Grenoble Bruno Moreau de Vérone achète en 1778 une charge de président en la Chambre des Comptes du Dauphiné, auprès de François Dauphin de Verna, président de la dite cours. Il y siégera de 1779 à 1789.

Après la suppression des parlements, en 1790, il se retira au château de Vérone. Il étendit ses recherches à l'histoire du Dauphiné, et laissa derrière lui un grand nombre de travaux (24 volumes, dont 4 pour le catalogue des livres de sa bibliothèque), dont un *Mémoire sur les Voconces* publié par le Bulletin de la Société de Statistique et Archéologique de la Drôme en 1837.

À sa mort, en 1795, sans héritier direct, il laissa ses biens à son neveu, le marquis Charles-Louis-Alphonse de Bonnaud d'Archimbaud, membre du conseil général de la Drôme, qui avait épousé sa sœur, Thérèse-Catherine Moreau de Vérone, en 1764.

### LES BONNAUD D'ARCHIMBAUD

Joseph-Alphonse de Bonnaud d'Archimbaud, fils du précédent, a laissé quelques traces dans l'histoire. Né en 1767, il fût capitaine de frégate -et fait chevalier de Saint Louis-, puis maire de Bédoin.

À Bédoin, un terrible drame se déroula pendant la Révolution. L'arbre de la liberté, planté en 1792, fût déterré et mis à la fosse commune le 2 mai 1794. Les affiches de la Convention ont été arrachées et piétinées. Déclarée contre-révolutionnaire, la ville



Marquis d'Archimbaud

14 / Vinsobres, un village entre Provence et Dauphiné.

15 / Vinsobres, un Village entre Provence et Dauphiné.

devient « Bédoin l'infâme ». Maignet, proche de Robespierre, vient à Bédoin avec une guillotine et 3 bourreaux. 63 habitants sont condamnés à mort et exécutés. Émigré, Joseph-Alphonse s'est soustrait aux poursuites de la justice révolutionnaire. Il est déclaré hors-la-loi.

À son retour, il devient, en 1815, sous la Seconde Restauration, député de Vaucluse dans la « Chambre introuvable », siégeant avec les ultras. Joseph-Alphonse décède en 1857, à 90 ans, au château de Vérone.

En 1882, la dernière représentante de la famille Moreau de Vérone épousa Gabriel Démians qui fut autorisé, par décret, à porter le nom de Bonnaud d'Archimbaud.

Ils vendirent le château et le domaine de Vérone à Claude Péliissier, industriel stéphanois, le 17 février 1919. L'acte a été enregistré en l'étude de maître Giraud, notaire à Nyons.

### *L'abbé Vincent, dans sa notice historique sur Nyons (réédition 1990 p.7) dit :*

les « romains érigèrent Nyons en colonie ou du moins en station militaire confiée à des vétérans » et il cite « une inscription tumulaire découverte il y a plusieurs années dont la teneur suppose une ville municipale ». Cette attribution est rectifiée par André Lacroix (Nyons, in « l'arrondissement de Nyons », p. 15 de la réédition Lacour de 1973) l'inscription citée par Abel Vincent provient de Nyon en Suisse

et non pas de Nyons (France). André Mailhet et E. Flavien-Girard l'auront-ils recopiée chez Vincent, puis les auteurs de l'ouvrage « Vinsobres un village entre... » (p.66) l'auraient recopiée en l'adaptant à Vinsobres. Il n'y a, à ma connaissance aucun vestige archéologique connu actuellement, que ce soit à Nyons ou à Vinsobres qui puisse confirmer l'affirmation de Vincent.

### **LES PELISSIER**


Claude Pelissier, industriel stéphanois et son épouse Marthe font l'acquisition du château de Vérone en 1919. Durant 50 ans leur famille aimera s'y retrouver pour les vacances, Vinsobres étant relativement proche de leur ville de résidence, tout en ayant déjà le charme de la Provence.

Claude naît près de Saint-Étienne en 1881. Fils de mineur, il est orphelin de père à 11 ans. Il est alors élevé par sa mère qui est couturière. Muni du certificat d'études, il apprend alors le métier de tourneur, fraiseur, ajusteur, puis devient contremaître dans l'industrie mécanique du cycle, une spécialité de la ville. Il y crée ensuite, en 1909, à 28 ans, une usine de fabrication de moyeux de vélo. Il déposera de nombreux brevets et son entreprise sera une des premières de son secteur durant plusieurs décennies.

Ses deux fils, Jean, né en 1908 et Raymond, né en 1917, le secondent puis lui succèdent dans la direction de l'usine jusqu'à sa fermeture au début des années 1960.

L'exploitation du domaine de Vérone se fera longtemps par des métayers, la famille résidant toujours à Saint-Étienne. Cependant, Claude et ses fils suivent de près les plantations de vignes et de vergers (pommiers, abricotiers) qu'ils développent surtout à partir des années 1950/60.



 Claude Pelissier



D'argent au lévrier courant de gueule, colleté et bouclé d'argent

Après la mort de son père en 1969, Raymond s'installe définitivement à Vérone en 1970 avec sa femme Simone, fille d'un négociant vinificateur installé à Tulette. Il l'a connue durant l'occupation allemande, alors qu'il était venu à Vinsobres travailler comme agriculteur afin d'échapper au STO. Son frère Jean, officier de réserve, était alors prisonnier de guerre en Allemagne depuis la défaite de 1940.

Après la mort de Jean en 1982 et celle de Raymond en 1986, leurs fils Michel et Daniel gèrent le domaine. Indirectement pour le premier, chirurgien- dentiste dans le Gard, alors que Daniel, déjà installé comme vigneron récoltant à Mirabel-aux-Baronnies, dirige les

deux exploitations pour les réunir quelques années plus tard. Le vignoble est renouvelé, des oliveraies sont replantées.

En 2018, un siècle après l'acquisition du domaine par leurs arrières grands parents, Jean-Brice le fils de Michel, Gabriel et Adrien, les fils de Daniel, se sont associés pour créer une nouvelle cave au château afin de vinifier et commercialiser directement leur récolte, sous une marque héritée du Moyen Âge : le blason des Chevaliers de Vérone : « D'argent au lévrier courant de gueule, colleté et bouclé d'argent ». Ce lévrier, symbole de fidélité, les accompagne donc dans cette nouvelle entreprise. . .



## DÉBORDEMENTS DE L'EYGUES

Entre 1760 et 1774, de nombreux travaux sont effectués par Denis Moreau de Vérone sur le domaine, pour réparer les bords de l'Eygues.

*« Au commencement de 1760, état de ce qui est épargné ou utilement employé, dont réparations à Vérone, rivière, bâtiment, fontaine, 7100 livres »*

*« En réparation en 1766 contre la rivière à Vérone, fontaine... En 1769 en réparations contre l'Eygues, 1200 livres... En 1770 les réparations contre la rivière ou plantation de saules ou défrichement pour le pré et pour une grande vigne au haut du verger s'élèvent à 1000 livres ».*

*« ...trois inondations considérables, une en novembre 1773, deux en 1774 ont réduit de 50 pas la réparation longue de 150 que j'en ay fait en 1774, et une nouvelle pour remplacer celle emportée en février 1776 ».*

*Extraits du livre de raison de Denis Moreau, AD Vaucluse, E DEMIANS 33.*

Marthe et Claude Pelissier



## Un mariage à la chapelle

**Le 27 février 1764**, j'ay marié ma fille aynée avec Louis Alfonse de Bonaud d'Archimbaud de la ville de Pertuis en Provence...

« Le mariage a été beny dans ma chapelle de Vérone par M. Pompée de Bonaud, oncle paternel de l'époux que les les mémoires que j'ay pris ont dit riche de 4000 livres de rente et biens à Pertuis, à Bédoin et 24000 livres en capitaux... »

Extrait du livre de raison à l'usage de Denis Moreau, seigneur de Vérone vibailiff du Buis.  
AD Vaucluse, E DEMIANS 33

## La bénédiction de la chapelle

**Le 7 octobre 1772**, commission de Charles François de Pellissier de Saint-Ferréol, évêque de Vaison à la suite des « représentations qui (lui a) été faites de la part de Messire de Moreau de Vérone, coseigneur de Vinsobres ».

« L'évêque donne une commission au curé de Vinsobres de visiter la chapelle rurale que ledit seigneur de Vérone a fait construire à son château de Vérone et étant trouvé dans un état décent, il commet le sieur Gleise la bénédiction de la même chapelle que nous approuvons pour trois ans, nous réservant de l'approuver de nouveau à la fin dudit tems en la faisant visiter pour qu'elle soit consacrée dans un état décent suivant la coutume du diocèse à la condition que ladite chapelle sera suffisamment dotée pour son honnête entretien, que le sacrement de mariage et le St-Viatique n'y seront point administré sans notre permission... »

**Le 9 octobre 1772**, procès verbal de la bénédiction de la chapelle du château de Vérone par Jean Gleyze curé vicair de Vinsobres.

« Nous nous serions transportés audit château où nous sommes arrivés par la porte située au couchant où est un parterre et près de cette porte est la chapelle dont la porte est avec deux pilastres en pierre de taille de l'ordre ionique couronnée d'un arsatreux, d'une frise et corniche au dessus de laquelle est une fenestre en œil de bœuf, les murs latirant sont ornés des cadres en moulure au haut desquels sont des feuillages sculptés autour du plafond avec une corniche, et outre le grand tableaux de l'autel fait à tombeau représentant l'adoration des mages, il y en a dix autres pieux dans lesdites moulures tous à cadres dorés, sur marchepied de l'autel est un tapie de turquie, et aux deux cotés deux grands guéridons sculptés et dorés... »

Extrait du livre de raison à l'usage de Denis Moreau seigneur de Vérone vibailiff du Buis.  
AD Vaucluse 2 E DEMIANS 14

Detail d'un motif prélevé jusqu'aux limites du carré : Seules les bordures sont déformées

Ici le décor est modifié par l'assemblage de petits fragments, raccordés par des îlots de tesselles qui entrecoupent les motifs et les fonds



## TAULIGNAN LA CHAPELLE SAINT-MARTIN

Par Jean-Claude Mège  
& Jean-Paul Berger

La chapelle Saint-Martin, sur le territoire de Taulignan est peu connue car entièrement l'occasion de travaux de rénovations. Le groupe archéologie de l'association des Onze Tours de Taulignan, sous la direction de Jean-Claude Mège, a pu observer en détail les restes de cette chapelle romane, d'en faire le plan et d'essayer d'en préciser l'histoire. Les travaux ont permis de découvrir et d'étudier un sarcophage ancien dont la datation a permis de préciser l'histoire du site de Saint-Martin : existence d'un lieu de culte (chapelle funéraire ?) dès le VI<sup>e</sup> - VII<sup>e</sup> s, construction d'une petite chapelle romane au XI<sup>e</sup> s, agrandissement de cette chapelle au XII<sup>e</sup> - XIII<sup>e</sup> s et enfin abandon progressif de cette chapelle.

**L'**ancienne chapelle de Saint-Martin-des-Ormeaux est, depuis longtemps, incorporée dans des bâtiments agricoles. La relation d'une visite des lieux, en 1904, par l'abbé Chavanet<sup>1</sup> et celle, non datée, mais postérieure, signée H. P.<sup>2</sup> sont les seuls documents qui décrivent le bâtiment. Aucune autre étude n'a concerné cette chapelle qui reste bien ignorée des spécialistes de l'art roman. Grâce à l'amabilité de Madame M. Bois, propriétaire de la ferme de Saint-Martin, nous avons pu intervenir, à l'occasion de travaux de restructuration des bâtiments, pour faire une campagne de relevés. Celle-ci a permis à J.-P. Berger de dresser le plan et la coupe en élévation du bâtiment religieux.

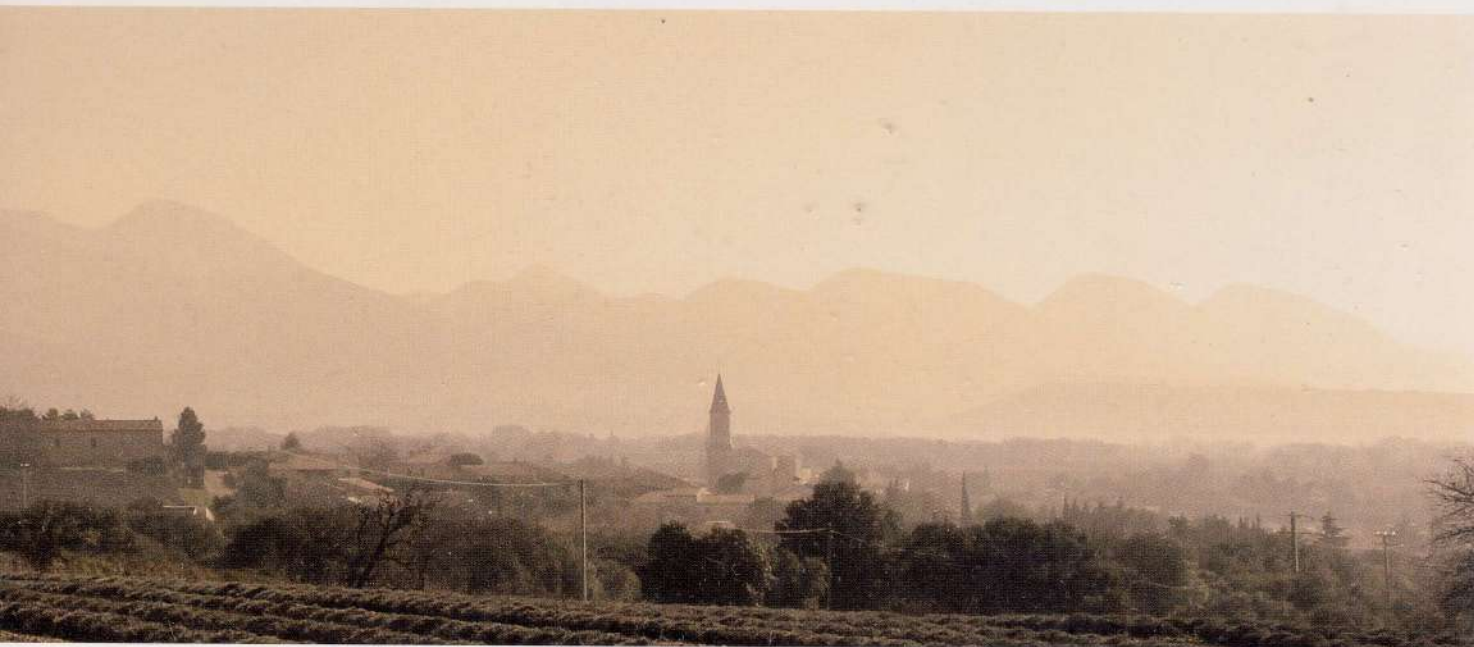
L'étude d'un sarcophage, découvert pendant les travaux, et du bâti subsistant a permis de préciser les diverses périodes chronologiques.

### LE MUR NORD

Du sol actuel vers le sommet, nous voyons de nettes différences : tout en bas, une zone de construction classique d'environ 0,80 m de haut en blocage (pierres non taillées et galets noyés dans du mortier). Au-dessus, un niveau en pierres de taille rectangulaires est lui-même surmonté par de la maçonnerie de pierres ordinaires montrant les traces de plusieurs chantiers de construction. Cet examen permet d'envisager déjà une première datation de l'édifice.

La zone la plus basse, en blocage correspond très probablement au massif de fondation du bâtiment. L'élargissement de la route a provoqué le décaissement du mur, révélant et laissant ainsi visibles les fondations du mur gouttereau nord. Trente-quatre sépultures

 Vue de Taulignan



appartenant à une nécropole médiévale ont été découvertes (pillées et détruites) lors de ces travaux<sup>3</sup>. Celles-ci composées de tuiles, si l'on se fie à la description de la découverte, pourraient être très anciennes et remonter aux VII<sup>e</sup> - VIII<sup>e</sup> siècles. Ceci prouvant la présence d'une nécropole, et très certainement d'un lieu de culte, dès le Haut Moyen Âge. En plein accord avec l'antiquité du toponyme.

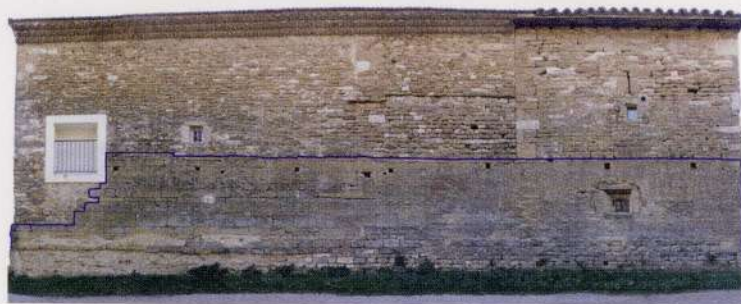
La zone parementée en pierres de taille rectangulaires reposant sur cette fondation appartient au bâtiment médiéval, et enfin le sommet du mur montre plusieurs étapes d'exhaussement et de restructurations des bâtiments postérieures à la fin du Moyen Âge (XVII<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> siècles).

Les maçonneries médiévales du mur gouttereau nord montrent l'utilisation de pierres de taille rectangulaires de formes et de dimensions assez variées. Certaines sont allongées et étroites (0,38 x 0,10 m), d'autres plus courtes et plus épaisses (0,52 x 0,22 m) ; certaines enfin d'assez grande taille (0,47 x 0,33 m ou même 0,92 x 0,26 m).


L'utilisation et l'agencement de tels matériaux fut surtout le fait des bâtisseurs médiévaux, en particulier vers les XI<sup>e</sup> - XIII<sup>e</sup> siècles et principalement dans le Tricastin ou dans les zones riches en carrières de calcaire. Les bâtiments de prestige (cathédrales

de Saint-Paul-Trois-Châteaux, église de Saint-Restitut montrent des blocs isomorphes aux dimensions très régulières (0,15 x 0,25 m généralement) offrant une uniformité des parements de très bel aspect. Ici les moellons, bien taillés, mais irréguliers dans leurs dimensions, montrent une construction moins soignée.

Un examen attentif montre que ce mur présente un « repentir » c'est-à-dire qu'il n'est pas rectiligne mais composé de deux segments présentant un angle très ouvert



situé à peu près au milieu de sa longueur. Une ligne de séparation verticale est nettement visible à cet endroit. Un nouvel examen du parement du mur nord semble mettre en évidence une organisation légèrement différente des deux parties de ce mur. Les moellons très allongés sont moins nombreux dans la partie ouest.

 *Panoramique du mur Nord.  
Limites de la chapelle  
ancienne surligné en bleu*

1 / Chavanet (Louis abbé), *Saint Martin des Ormeaux, évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, notice historique*, Valence, 1904, in-8° de 51 p, imprimerie Valentinoise.

2 / H. P. *Visite de la chapelle de Saint-Martin-des-Ormeaux*, Notes de l'abbé Louis Boisse, ADD : TO121 ds B1.

3 / Découverte de tombes à la chapelle St-Martin, Valence, 1951, Bulletin de la Société d'Archéologie de la Drôme, tome LXXI p. 249.



## LE MUR PIGNON OUEST

Il s'agit du mur pignon de la chapelle romane. Comme dans la partie ouest du mur nord les moellons rectangulaires sont bien présents et semblent participer à deux périodes de construction. La zone nord de cette façade semble plus homogène que la partie sud, les moellons y sont assemblés avec de fins joints de mortier, alors qu'au sud nous n'observons pas ce liant. Serait-ce l'indication d'une reconstruction de la façade ? Les trous de

boulin y sont plus nombreux, la construction est aussi moins soignée. Notons aussi qu'il n'y a pas de traces de porche en façade, celui-ci s'ouvrant couramment au sud pour éviter les effets du mistral. Les vestiges d'une petite fenêtre en plein cintre sont aussi visibles. Comme cela est pratiqué dans les édifices du premier art roman, une seule pierre constitue le linteau de la fenêtre. Ce va être l'un des rares indices de datation de cet état. Elle se situe dans l'axe vertical du pignon.

Au sommet, et de chaque côté les moellons conservent encore la trace des rampants de la toiture.

Nous rattacherons la zone nord du pignon et l'ouest du mur nord à la même tranche de construction. La partie sud de la façade montre une reprise difficile à caler dans le temps. La zone est du gouttereau pourrait appartenir à une seconde phase dans le Moyen Âge.

Les maçonneries médiévales subsistantes du mur gouttereau nord et du pignon ouest sont conservées dans leur plus grande totalité.

L'arrêt horizontal des pierres de taille observé sur le mur nord correspondant à la base de la toiture est souligné par une ligne de fins moellons très allongés.

Les deux pentes en escalier du pignon en soulignent les rampants. L'édifice est donc conservé, à l'ouest et au nord, dans ses dimensions d'origine à l'exception de l'abside, totalement détruite.

## L'intérieur de la chapelle

### AU NIVEAU DU REZ-DE-CHAUSSÉE

L'intérieur peut être divisé en deux ensembles séparés par un mur de refend aveugle, au niveau du repentir.

*L'ensemble B*, à l'ouest, comporte deux pièces séparées par un mur de refend percé d'une porte. Les murs nord, ouest et sud y sont en moyen appareil régulier et parfaitement appareillés. La base des murs repose sur un petit ressaut large de 0,15 m. Le sol est à 0,20 m en dessous.

Dans l'angle sud-ouest de cet *ensemble B* existe la trace d'un arcosolium<sup>4</sup> triangulaire actuellement transféré dans le transept de l'église paroissiale Saint-Vincent.

Dans *l'ensemble A*, à l'est, seul le mur nord est en appareil régulier. Il est allégé par deux arcs de décharge eux même comblés par une maçonnerie plus grossière d'âge inconnu. Ces arcs de décharge sont séparés par un fort massif rectangulaire contre lequel s'adosse un pilier lui-même en moellons rectangulaires. La base de ce massif et de ce pilier repose sur un gros bloc (0,40 m x 0,40 m),

 Facade ouest

4 / Arcosolium : tombe ou reliquaire en forme de niche dans un mur.

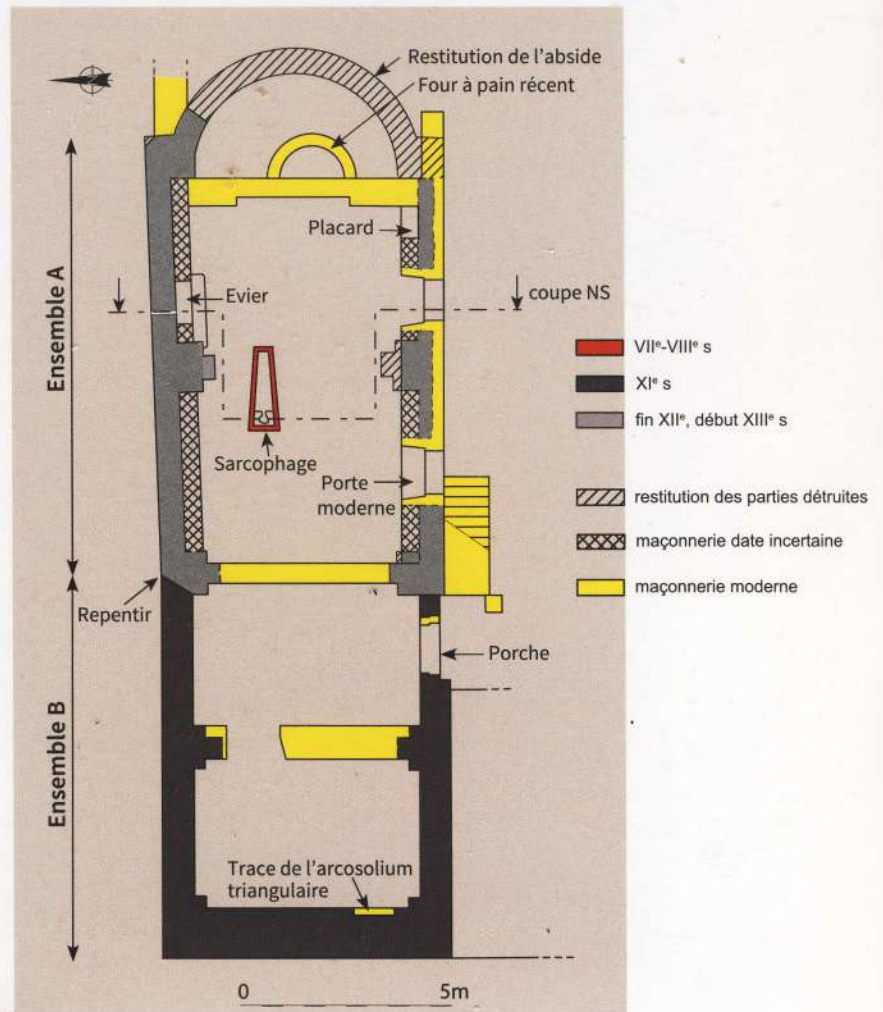
mais cette base est située plus haut que le sol actuel montrant ainsi un décaissement ancien du sol.

Du côté sud l'état initial a été détruit lors de l'ouverture des portes et fenêtres actuelles, mais Chavanet y a observé le même appareil régulier que sur le mur nord.

**L'ensemble occidental B**, s'il offre un parement en moyen appareil, peut-être un peu plus régulier, ne montre pas d'arcs de décharge. Son sol est environ 50 cm en dessous du niveau primitif de l'ensemble A.

**L'ensemble A** est coupé en deux dans le sens de la hauteur par une dalle de béton qui ménage un vaste grenier dans lequel les constructions anciennes sont mieux conservées. On y distingue bien du côté nord le haut des arcs de décharges qui n'ont pas été comblés. Au-dessus court une corniche sobriement moulurée en  $\frac{1}{4}$  de rond soulignant le départ de la voûte qui est conservée sur presque un mètre de hauteur.

On retrouve les mêmes éléments du côté sud : sommets des arcs de décharge, comblés grossièrement, moulure et amorce de la voûte.



Le mur de refend ouest de ce grenier, qui sépare les ensembles A et B, garde dans sa maçonnerie (nature différente de l'enduit) le tracé bien visible de la voûte en plein-cintre primitive.

## LE CHEVET

L'abbé Louis Chavanet semble l'avoir vu puisqu'il en donne la description (2,70 m pour l'hémicycle). Il apparaît aussi nettement sur le cadastre de 1836.

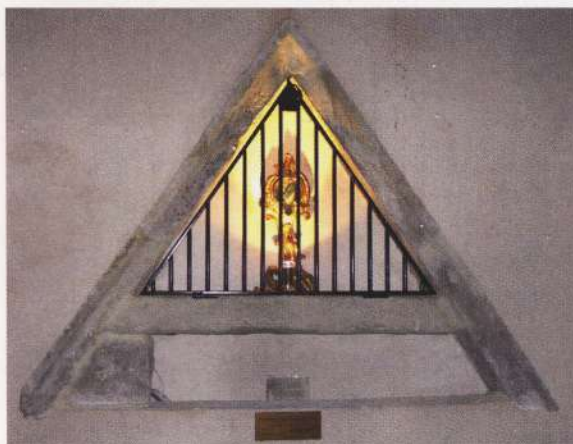
Il est détruit actuellement en très grande partie. Seul subsiste, sur deux mètres de longueur, le départ nord montrant le début de l'arrondi. L'angle nord-est du bâtiment est aussi détruit et montre le blocage interne du mur gouttereau nord.

 Grenier

## LE SARCOPHAGE

Au cours de travaux de réhabilitation d'une pièce, les ouvriers ont décaissé le sol de l'ensemble A sur environ 0,30 mètre. Au centre nord de la pièce est apparue, directement

 Arcosolium



Sarcophage

sous le ciment du sol actuel, la cuve d'un sarcophage monolithique en calcaire. Il n'y avait pas de trace de couvercle. Les ouvriers avaient consciencieusement vidé et nettoyé l'intérieur. Ils assuraient qu'il n'y avait que de la terre à l'intérieur et qu'aucun ossement ne s'y trouvait. Au cours des travaux plusieurs fragments d'ossements humains avaient été trouvés dans divers endroits de la pièce et re-placés « *de façon anatomique* » dans la cuve. Le sarcophage apparaissait en place encore engagé de 5 à 6 cm dans la terre meuble du sol. Une partie du bord ouest avait été cassé par le marteau-piqueur. Son orientation est sensiblement est/ouest.

Il est de forme trapézoïdale, étroit aux pieds, plus large à la tête. L'épaisseur des parois est de 12 cm. Longueur extérieure : 1,99 m, largeur extérieure aux pieds : 0,55 m ; largeur à la tête (partie cassée) : 0,77 m.

À l'intérieur, il présente un coussinet plat taillé dans la pierre, épais d'environ 1 à 2 cm, lui-même étant entaillé par une cavité

*La partie antérieure [du sarcophage], trapézoïdale, possède un coussinet faiblement marqué entaillé d'une encoche circulaire pour le crâne // mais ici la présence d'un léger alvéole céphaloïde taillé dans le coussinet, permettent de placer la sépulture aux VII<sup>e</sup> ou VIII<sup>e</sup> siècles »*

céphaloïde à fond plat. Le sommet des parois latérales présente des traces de cassures anciennes.

Sa forme en trapèze étroit au niveau des pieds rappelle les cuves de l'Antiquité Tardive couvertes par des couvercles en bâtières peu élevés. Ces cuves relativement courantes dans le Midi (nécropole du Colombier à Vaison) sont datées en général des environs du VI<sup>e</sup> siècle. Par contre la présence de cavités ou

logettes céphaloïdes n'est pas signalée dans cette nécropole ne dépassant pas la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Ces cavités sont présentes dans les sépultures en cuve ou en coffre complet dans des nécropoles plus récentes du Haut Moyen Âge. C'est au cours de la période carolingienne que l'on rencontre le plus grand nombre de ces aménagements pour la tête des défunts, soit par calage de pierres, soit par construction du coffre. Pour la région, un peu plus septentrionale, étudiée par M. Colardelle<sup>5</sup>, il est signalé une cuve mono-



lithique trapézoïdale sans cavité céphaloïde à St-Julien-en-Genevois<sup>6</sup> dans la 1<sup>re</sup> ou la 2<sup>e</sup> église attribuée aux V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s. Le même auteur cite (p. 230-231) dans la chapelle St-Germain à L'Isle-d'Abeau un sarcophage composé de 2 ½ cuves. « *La partie antérieure [du sarcophage], trapézoïdale, possède un coussinet faiblement marqué entaillé d'une encoche circulaire pour le crâne // mais ici la présence d'un léger alvéole céphaloïde taillé dans le coussinet, permet de placer la sépulture aux VII<sup>e</sup> ou VIII<sup>e</sup> siècles* ». Plus près de nous, à Montbrison-sur-Lez (Drôme), J.-C. Mège a étudié une nécropole comportant des sarcophages monolithiques trapézoïdaux datés du milieu et de la fin de la période mérovingienne.

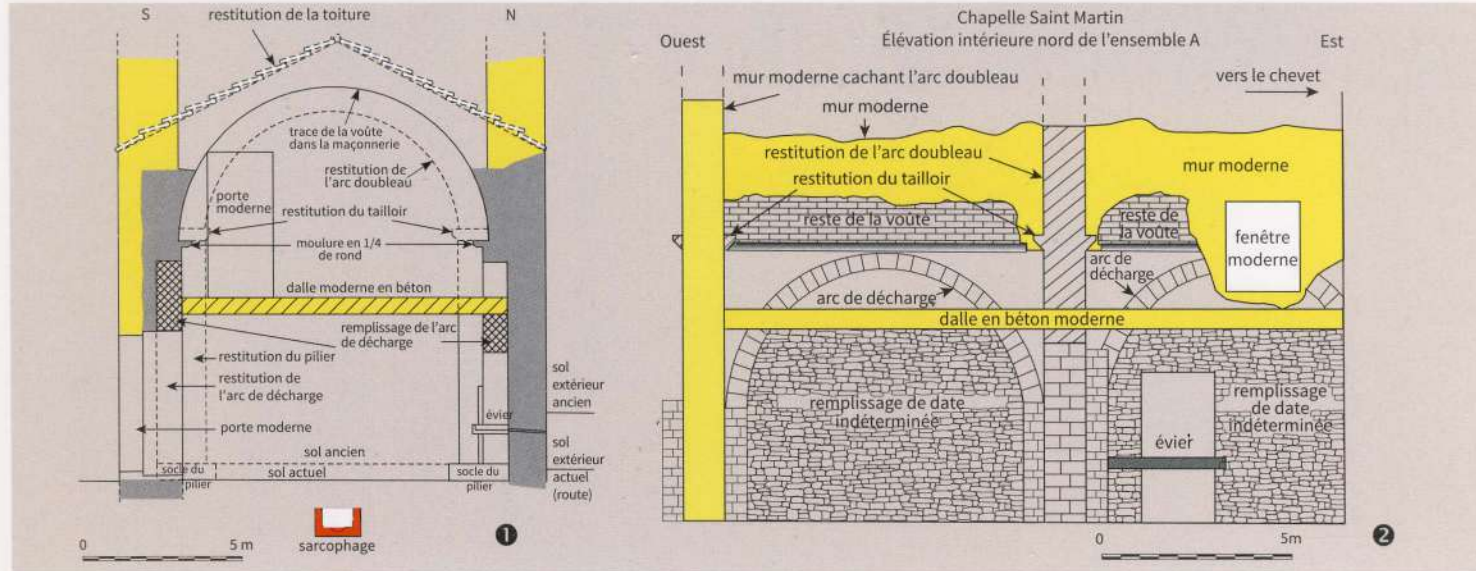
Nous proposons donc une datation aux alentours des VII<sup>e</sup> - VIII<sup>e</sup> siècles. Datation proposée par la seule typologie du coffre, les relations stratigraphiques et l'étude du contenu n'ayant pas pu être faites.

Notons aussi que le vocable de Saint-Martin que l'on retrouve dans de nombreuses aires funéraires paléochrétiennes est assez ancien et « *peut dater de la seconde partie du V<sup>e</sup> siècle et il continue à être utilisé durant les VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles* »<sup>7</sup>.

Les ossements rassemblés dans le coffre

après son nettoyage comportent les restes osseux de 2 individus adultes et d'un jeune adulte qui ont été étudiés par monsieur Ludovic Callens, chercheur associé au laboratoire de paléo-pathologie de l'université Rockefeller - Lyon 2. Aucune lésion traumatique et ou pathologique macroscopique décelable.

Depuis juin 2017 le sarcophage est entreposé dans la salle d'exposition de la commune de Taulignan où il a rejoint un fragment de pilier de chancel à entrelacs, probablement mérovingien, qui provient lui aussi de la ferme Saint-Martin



## Conclusion

L'ancienne chapelle de Saint-Martin-des-Ormeaux, à Taulignan, maintenant totalement incorporée dans la ferme de Saint-Martin, citée seulement au début du XIV<sup>e</sup> siècle fait preuve une nouvelle fois de son ancienneté vénérable.

Sans se baser sur la légende de St-Martin, hypothétique évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux au VII<sup>e</sup> siècle, qui serait venu se retirer en ce lieu<sup>6</sup>, des découvertes archéologiques, plus tangibles, attestent de la présence dès les VI<sup>e</sup> – VII<sup>e</sup> siècles d'un lieu de culte chrétien. Chapelle funéraire qui aurait conservé les reliques du « saint » et d'où proviendraient deux fragments de piliers de chancel à entrelacs et maintenant un sarcophage monolithique trapézoïdal à encoche céphaloïde. Ces trois éléments datables de la fin de la période mérovingienne et de la période carolingienne viennent affirmer son antiquité.

Les tombes probablement sous tuiles,

détruites en 1951 lors de l'aménagement de la route datent probablement de la même époque. C'est certainement cet aménagement le long du mur gouttereau nord qui a dégagé les fondations telles que nous les voyons aujourd'hui. La présence de tombes en tuile le long du mur nord n'a rien d'étonnant, on sait que cet emplacement est recherché pour y installer les tombes. Elles sont dites « *ad goutum* », sous la goutte qui tombe du toit de l'église.

Enfin, la chapelle Saint-Martin elle-même a été manifestement construite sur le même emplacement en deux phases. L'ensemble B est ce qui reste de la première chapelle romane, à deux travées, construite avec soin au premier âge roman (XI<sup>e</sup> siècle). Puis au second âge roman (fin XII<sup>e</sup> – début XIII<sup>e</sup> ?) le chevet de cette première chapelle a été détruit pour laisser la place à deux travées supplémentaires doublant ainsi la surface de la nef.

- 1**
- VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> s
  - fin XII<sup>e</sup>, début XIII<sup>e</sup> s
  - maçonnerie moderne
  - maçonnerie date incertaine
  - restitution des parties manquantes
- 2**
- Corniche en 1/4 de rond
  - Maçonnerie de date incertaine
  - Restitution des parties détruites
  - Maçonnerie moderne

5 / Colardelle (Michel), *Sépultures et traditions funéraires du V<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> s. ap. J.-C. dans les Alpes Françaises du Nord*, 1983, Thèse pour le doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Université de Provence, Tomes 1 à 5.

6 / Colardelle p 74.

7 / Colardelle p 93.

8 / Rixte (Jean-Claude), *Martin des Ormeaux*, Taulignan, 2015, dans « Taulignan de A à Z », p 143-145, collection « Empreinte des Onze Tours ».

# LE TRÉSOR DE MONNAIES D'OR DU HAUT EMPIRE ROMAIN DE SAINT-PANTALÉON-LES-VIGNES

Par Jean-Albert CHEVILLON & Christian BLANC  
Musée Archéologique du Pègue, Drôme



C'est à partir d'une monographie inédite de Jean Guillot, actuellement conservée dans les archives du musée archéologique du Pègue (MAP), que nous reprenons, pour analyse, l'ensemble des éléments disponibles concernant un trésor d'aurei, du Haut-Empire romain, découvert sur la commune de Saint-Pantaléon-les-Vignes (Drôme) et répertorié dans le Corpus des trésors monétaires antiques de la France et dans la Carte archéologique de la Gaule.



Jean Guillot

Jean Guillot, industriel valréassien (1895-1970), qui se qualifiait lui-même « d'amateur d'Histoire », a travaillé avec passion sur l'Antiquité de l'Enclave des Papes et de sa région<sup>1</sup>. Érudit, il fit de nombreuses recherches sur le terrain. Divers écrits en ont résulté qui, pour certains, ne furent jamais publiés et méritent d'être valorisés. Son travail dactylographié, repris ici, est intitulé : *Les trouvailles de monnaies antiques au Pègue et dans ses environs*. Son texte, de trois pages, énumère diverses découvertes monétaires faites au Pègue, à Valréas, Grillon, Taulignan, Saint-Pantaléon ainsi qu'au Rocher des Aures (commune de La Roche-Saint-Secret-Béconne).

Parmi cette liste de monnaies, toutes systématiquement trouvées « individuellement », notre intérêt s'est porté sur sa description d'un unique trésor d'aurei découvert à Saint-Pantaléon-les-Vignes (Drôme). À son sujet, l'auteur note : *Saint-Pantaléon. 18 aurei de l'Empire ont été trouvés avant la Grande Guerre, par monsieur Roussin, dans une urne enterrée dans sa vigne, le long du vieux chemin de Rousset. Un certain nombre ont été remis au docteur Urdy qui les offrit à des amis collectionneurs. Nous savons que ce lot comprenait 3 Othon, très rares et très beaux. Nous avons*

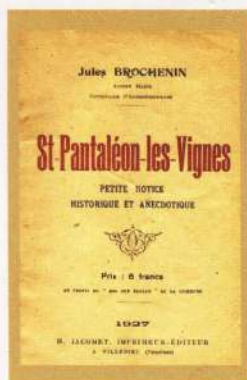
*vu en 1930 chez M. Roux, horloger à Valréas, l'une des pièces de cette importante trouvaille : c'était un Néron au revers de « Rome assise ».*

Ce texte sera partiellement repris dans son travail principal intitulé « L'oppidum gaulois des Aures et l'emplacement d'Aéria » (Ogam 1968)<sup>2</sup>, sous la forme suivante : « *Saint-Pantaléon : très nombreuses monnaies dont une importante trouvaille de M. Roussin : 18 aurei de l'Empire (dont 3 Othon à fleur de coin) enfouis dans une urne d'argile (le tout, dispersé)* ».

Avant tout commentaire relatif au premier écrit de Guillot, nous présentons le texte publié de Jules Brochenin, qui fait connaître, en 1927, l'existence de ce trésor dont l'intérêt, par son contenu, se révèle « majeur » pour la période gallo-romaine de cette zone. C'est ce texte qui sera repris dans la *Revue Drômoise* 1985<sup>3</sup>, le *Corpus* 1988<sup>4</sup>, puis la C.A.G. 26<sup>5</sup>. Nous y rajoutons deux autres mentions de Brochenin, passées inaperçues, qui s'avèrent liées aux découvertes faites en ce même lieu.

## BROCHENIN 1927

La principale source relative au « trésor de Saint-Pantaléon » se trouve dans l'ouvrage



de J. Brochenin (1927) intitulé « Saint-Pantaléon-les-Vignes, petite notice historique et anecdotique »<sup>6</sup> qui décrit (p. 14-15) la trouvaille du dépôt en ces termes : « Lors de la construction de la route de Saint-Pantaléon à Rousset, on découvrit à l'est du village, près la Grand Grange, un vase en poterie contenant 18 pièces d'or, aux effigies de Néron, Galba, Othon (celle-ci très rare à fleur de coing), Vespasien, Titus, Domitien, etc. Elles étaient toutes très bien conservées. M. Urdy en a encore une en sa possession, du règne de Néron, admirable de conservation, et provenant de cette trouvaille ».

Brochenin, sur le même thème, signale également en p. 13-14 : « la trouvaille, par notre compatriote, Cyprien Roussin, au quartier de la Grand Grange, de plusieurs pièces d'or et de bronze romaines : la dernière, trouvée le 14 septembre 1922, était à l'effigie de Vespasien ».

Enfin, il reprend, en p. 12, la mention ancienne de Louis-Antoine Barthélémy 1862<sup>7</sup>, qui écrit, à propos de Saint-Pantaléon : « Une pièce d'or à l'effigie de Vespasien a été remise à M. Chapouton, ancien juge de paix à Grignan, qui en a fait l'acquisition ».

### LES APPORTS DU TEXTE DE J. GUILLOT

Quelques éléments nouveaux apparaissent dans ce document : 1° le trésor fut découvert « avant la Grande Guerre » ; 2° un lot de ces monnaies a bien été « remis » au docteur Urdy qui les « offrit à des amis collectionneurs » ; 3° l'aureus de Néron, au revers à la Rome assise, a été « vu en 1930 », dans une collection privée, « chez M. Roux, horloger à Valréas »<sup>8</sup>.

### UN OU DEUX AUTRES AUREI À SAINT-PANTALÉON

L.-A. Barthélémy signale, pour la première fois, la découverte, avant 1862, à Saint-Pantaléon, d'un aureus de Vespasien et le deuxième texte de Brochenin met en avant la trouvaille (précisément le 14 septembre 1922) d'une autre monnaie (or ou bronze?) de ce même empereur. Aucun lien direct ne peut être établi entre ces monnaies et le trésor. L'une ayant été trouvée sur la commune plusieurs décennies auparavant et l'autre, aux alentours du trésor, mais plusieurs années après. On peut seulement noter que trois éléments relient ces 20 monnaies : leur métal (au moins pour les 19 premières), la commune de découverte et leur caractère contemporain (frappes de la 2<sup>e</sup> partie du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C.).

### LE LIEU DE DÉCOUVERTE

Les données fournies par Brochenin 1927 indiquent que la trouvaille a été faite « lors de la construction de la route de Saint-Pantaléon à Rousset, à l'est du village, près la Grand Grange ». Les détails géographiques relatifs au lieu de découverte semblent, pour leur part, assurés pour l'auteur et confirmés par Guillot. L'endroit (une vigne), près de la Grand Grange, se situe sur la commune de Saint-Pantaléon-les-Vignes, aux abords du vieux chemin de Rousset.

Guillot va dans ce sens en signalant également que monsieur Roussin a découvert les 18 aurei dans une urne, enterrée dans sa vigne, le long du vieux chemin de Rousset.

Nos recherches sur la propriété de Cyprien Roussin, avant la Première Guerre mondiale, permettent de situer plus précisément

*D'azur (de gueules)  
au bourreau à  
dextre s'apprêtant  
à décapiter saint  
Pantaléon agenouillé  
et contourné, le tout  
d'argent, le saint  
auréolé d'or.*



1 / Jean(-Paul) Guillot, dont l'initiale de la 2e partie du prénom ne figure que dans deux de ses trois publications officielles, fut le président fondateur la Société d'Archéologie du canton de Valréas (Vaucluse) qui deviendra, par la suite, l'Association de Sauvegarde du Patrimoine archéologique de l'Enclave et de sa Région (ASPAER). Il fouilla au Rocher des Aures (La Roche-Saint-Secret-Béconne), au Pègue (quartier de la Prades) et en divers endroits de ce secteur.

2 / Guillot, 1968, p. 54.

3 / Rémy, 1985, p. 223, n° 38.

4 / Lorient, Rémy, 1988 (Corpus Rhône-Alpes), 1988, p. 28, n° 37.

5 / C.A.G. 26, 2010, p. 553-554.

6 / Jules Brochenin, fervent amateur d'Histoire, fut maire de Saint-Pantaléon-les-Vignes de 1912 à 1925 ainsi que conseiller d'arrondissement. À noter que l'imprimeur-éditeur de son ouvrage n'était pas sis à Vaison (Vaucluse) mais à Villedieu (Vaucluse).

7 / Louis-Antoine Barthélémy, 1862 (réédition 2014, p. 110). Cet auteur de Saint-Pantaléon fut un homme d'Église et maire du village. Il appartenait à une famille de forgerons.

8 / Cet aureus de Néron a été vu, avant 1927, dans la collection Urdy par Brochenin et, en 1930, Guillot signale qu'il est en possession de M. Roux (horloger à Valréas).

l'endroit. La maison de cet agriculteur se situe à la Grand Grange (maison d'Andigné sur le cadastre napoléonien de 1835)<sup>9</sup>, précisément sur l'emplacement d'une villa romaine.

Au moins trois villae ont été localisées sur la commune de Saint-Pantaléon-les-Vignes : Domaine Urdy, Ferme Barthélémy<sup>10</sup> et Grand Grange (maison d'Andigné).

Le trésor a été découvert par M. Roussin à seulement une trentaine de mètres de celle-ci, au bout de la parcelle de vigne attenante et

de l'autre côté du chemin traversant sa propriété.

C'est ce chemin qui a été élargi, à cette époque, pour faire la nouvelle route plus directe menant à Rousset<sup>11</sup>.

Détail viticole intéressant : la parcelle était plantée de « Jacquez » (cépage interdit officiellement depuis 1935, officieusement utilisé jusqu'en 1956) et la vigne fut donc arrachée<sup>12</sup>. Aujourd'hui encore on peut voir des repousses de ce cépage sur le talus bordant la route, juste en face de la Grand Grange.

En outre, nous en profitons pour revenir sur la mention « au lieu dit Font-de-Barral », relative au lieu de trouvaille de ce trésor, présente dans le texte de B. Rémy 1985, qui se révèle inexacte et qui sera reprise ultérieurement. Il existe, dans ce quartier, au sud du hameau de Font-de-Barral (situé à l'extrémité est de la commune), une ferme Roussin, mentionnée sur le cadastre de 1835 (Fig. 2)<sup>13</sup>, qui pourrait être à l'origine de cette confusion.

La maison d'Andigné  
(avec le village à droite)



## La maison d'Andigné

Saint-Pantaléon, qui dépendait de Rousset, rejoint l'Enclave des Papes au cours du XIV<sup>e</sup> siècle. Il fallut un demi-siècle de procès en séparation, pour que la communauté de Saint-Pantaléon devienne indépendante (par délibération du 26 septembre 1747). Lors de la création du département de Vaucluse, en 1791, les habitants décident de rester dans la Drôme et la commune prend le nom de Saint-Pantaléon-les-Vignes en 1918.



Le Comte d'Andigné

La maison d'Andigné, construite sur l'emplacement d'une villa romaine tient son nom de Louis, Marie, Auguste, Fortuné d'Andigné (né à Angers en 1765, mort à Fontainebleau en 1857). Louis d'Andigné fut un célèbre général, fidèle à la royauté. Baron, puis comte d'Andigné de la Blanchaye (dit chevalier de Sainte-Gemme), il fut un chef des chouans à la révolution. Depuis sa rencontre « historique » avec Bonaparte qui ne veut pas favoriser les Bourbons, il est considéré par ce dernier comme un « ennemi personnel ». Son attachement à la royauté l'amena à être quatorze fois incarcéré, deux fois évadé du fort de Joux et de la citadelle de Besançon malgré une surveillance accrue. On considérait, à cette époque, que « d'Andigné était un prisonnier impossible à garder ». Il épouse, le 19 avril 1818, Marie, Magdeleine, Adélaïde, Alexandrine, Oneïda d'Armand de la Forest de Blacons (née en Pensylvanie en 1798, morte à Fontainebleau en novembre 1879). Notons qu'il fut président du collège électoral de la Drôme en 1830. Toujours royaliste légitimiste, il refuse son allégeance à Louis Philippe et s'exile en 1832. À son retour et après son arrestation et emprisonnement de 3 mois, il renonce à la vie publique et se consacre à sa famille ainsi qu'à rédiger ses mémoires. À la mort de son époux, la comtesse d'Andigné laissa à ses deux enfants le soin de s'occuper des biens paternels et se consacra à l'entretien et la restauration de ses propres biens.

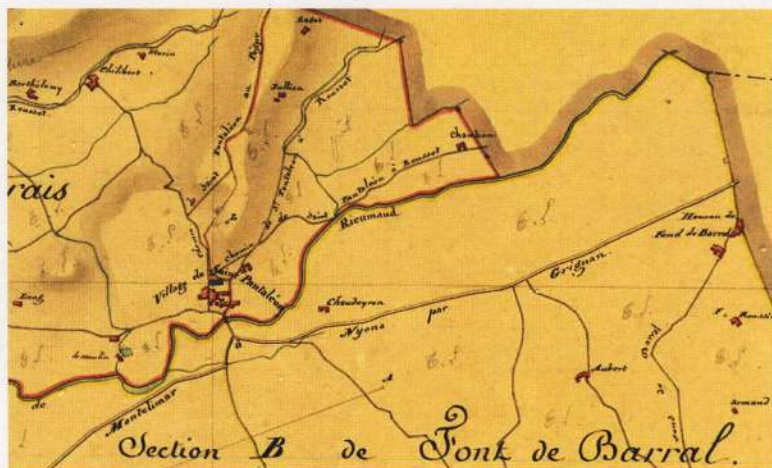
Historiquement, la seigneurie de Saint-Pantaléon appartenant à partir de 1251 aux comtes de Toulouse, avec Dragonnet de Montauban, est passée en 1690 aux Alrics de Cornillan, puis en 1737 aux Durand de Pontaujard et, enfin, aux Armand de Blacons en 1755.

Nous pouvons en déduire que cette maison n'a pu prendre le nom d'Andigné qu'après 1818. De plus, il est noté (acte de vente) qu'un des descendants du comte (qui a pris le titre de marquis à la mort de son oncle) vend cette métairie (Grand Grange et les terres avoisinantes) à Joseph Roussin en 1881. Cyprien Zacharie Louis Roussin, l'inventeur du trésor, né le 05/12/1873, était un descendant de cet acheteur et un cousin germain de Jules Brochenin.


Concernant ce quartier, J. Guillot rapporte dans Ogam 1968 (p. 54) : «*Font-de-Barral. Aire de colonisation agricole, bien marquée par de nombreuses sépultures des Iers siècles. Incinérations à urne, tombes à tuiles à dater du I<sup>er</sup> au III<sup>e</sup> s. Grand balsamaire en verre, lacrymatoires-ampoules, et, parmi beaucoup d'autres, 2 belles lampes*». Ces éléments prouvent au moins l'existence de diverses sépultures dans ce secteur.


Ces données seront reprises dans la C.A.G. 26, p. 554, qui évoque également le signalement, par J.-C. Mège 1995<sup>14</sup>, de la présence de céramique protohistorique, ainsi que romaine (du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.) et des *tegulae*, dans les quartiers de Font-de-Barral et Basse-Font-de-Barral.

Enfin, toujours dans sa monographie présentée ici, Guillot signale qu'à Saint-Pantaléon «*un très grand nombre de monnaies ont été découvertes, notamment dans le voisinage du cimetière. La collection Vincent, à Valréas, en*



a conservé longtemps une grande quantité. Nous avons vu là un beau denier de Claude Ier avec Agrippine au revers». Cette zone de découverte vient définitivement confirmer la présence d'un habitat important (*villa*) sur le secteur étudié ici au milieu du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C. Ces éléments sont confirmés dans la C.A.G. 26, p. 554, par une prospection de J.-C. Mège 1995<sup>15</sup>, qui signale avoir ramassé «*au nord de la mairie*» «*de la céramique romaine*».

 Carte du secteur (cadastre napoléonien - 1835)

 Sesterce représentant l'empereur Néron haranguant des soldats de l'armée de Germanie. Lyon, 65 ap. J.-C.

## L'approche numismatique

Avec une base confirmée, pour les deux auteurs, de 18 *aurei*, pour 6 empereurs (ou césars) recensés, il reste cependant impossible (en dehors probablement des 3 Galba) de connaître la répartition exacte des monnaies par émetteurs. Nous pouvons seulement confirmer que la rare série, peut-être la plus ancienne, à la «*Rome assise*», émise sous Néron (le dernier julio-claudien), qui règne du 13 octobre 54 au 09 juin 68, est datable des années 65/66 (RIC 153/54). Or, c'est en 64, sous le règne de Néron, qu'une

réforme touchant les monnaies en métal précieux (or et argent) est mise en application avec un abaissement du poids (dévaluation)<sup>16</sup>. L'*aureus* qui pesait jusque-là 7,80 g va voir sa masse pondérale passer à 7,26 g, alors que le denier voit baisser sa teneur en argent et accuse désormais un poids de 3,40 g. Une «*première guerre civile*» (68-69) débute, avec



9/ Sur le cadastre napoléonien (section A2 «*les Marais*»), la ferme de M. Cyprien Roussin (agriculteur) correspond à la maison d'Andigné (quartier de la Grand Grange). Par la suite, un mélange s'instaure entre le nom du quartier et celui de cette ferme qui n'est connue que sous cette appellation. Il faut noter que le général marquis d'Andigné possédait également une demeure dans le village.

10/ La ferme «*Barthélémy*», mentionnée sur le cadastre napoléonien de 1835, se situe plus bas, en direction de Valréas, dans le quartier «*les Marais*».

11/ L'ancienne route se trouvait, jusque-là, plus à l'ouest du centre historique du village et passait au pied du cimetière avant de rejoindre la route actuelle, un peu au-dessus de la maison d'Andigné.

12/ M. Fernand Bozzato, qui nous a communiqué cet élément, a participé à l'arrachage de cette vigne. Il a lui-même connu Cyprien Roussin et a bien voulu nous indiquer l'endroit présumé de la découverte.

13/ Il faut noter sur cette carte, la mention «*Fond de Barral*» au niveau du hameau, alors que le nom du quartier apparaît sous la forme «*Font-de-Barral*». La version «*Font*» (fontaine/source) nous paraît, de loin, la meilleure.

14/ Mège et Le Rouzic 1995, Archives SRA, sites 31818, 19, 21, 24, 25, 27, 28, 29, 34, et 35.

15/ Mège et Le Rouzic 1995, Archives SRA, site 32236.

16/ Kunisz, 1978, p. 89.



- ❶ Aureus de Néron. 7,22 g.
- ❷ Aureus d'Othon. 7,26 g.
- ❸ Aureus de Galba. 7,35 g.
- ❹ Aureus de Vespasien. 7,38 g.
- ❺ Aureus de Titus. 7,00 g.
- ❻ Aureus de Domitien. 7,50 g.

#### Références monnaies présentées :

- Aureus de Néron (Fig. 1): *Sincona AG, Auction 10, lot 252, 27.05.2013;*
- Aureus d'Othon (Fig. 2): *Numismatica Ars Classica NAC AG, Auction 52, lot 364, 07.10.2009;*
- Aureus de Galba (Fig. 3): *Numismatica Ars Classica NAC AG, Auction 97, lot 93, 12.12.2016;*
- Aureus de Vespasien (Fig. 4): *Ira & Larry Goldberg Coins & Collectibles, Inc., Auction 59, lot 2440, 30.05.2010;*
- Aureus de Titus (Fig. 5): *Ira & Larry Goldberg Coins & Collectibles, Inc., Auction 80, lot 3469, 04.06.2013;*
- Aureus de Domitien (Fig. 6): *Ira & Larry Goldberg Coins & Collectibles, Inc., Auction 74, lot 3588, 03.06.2014.*

la révolte de Caius Julius Vindex dans la Gaule lyonnaise, qui va amener la chute de Néron en juin 68.

La succession des règnes de Galba (03 avril 68/15 janvier 69), Othon (15 janvier 69/17 avril 69), Vitellius (02 janvier 69/20 décembre 1969) et Vespasien (01 juillet 69/24 juin 79), au cours de l'année 69, est bien révélatrice de l'instabilité de cette époque (année des quatre empereurs).

Ce trésor se compose d'aurei qui s'étalent chronologiquement du règne de Néron à celui de Domitien. Pour cette période, seul l'empereur Vitellius n'est pas représenté. La grande rareté de ses frappes d'or pourrait éventuellement être à l'origine de cette absence au sein du dépôt. Dans sa description des divers émetteurs présents, J. Brochenin termine par « etc. ». Cet élément, qui semble confirmer qu'il n'a pas vu la grande majorité des monnaies, a probablement été rajouté, à notre avis, dans ce sens. Compte tenu de ces données, on peut en conclure que ce trésor regroupe une suite d'aurei émis — au plus large — entre les années 54 et 96 ap. J.-C. (fourchette chronologique « longue » de 42 ans).

- **Néron** : octobre 54 à juin 68.
- **Galba** : avril 68 à janvier 69.
- **Othon** : janvier 69 à avril 69.
- **Vespasien** : juillet 69 à juin 79.
- **Titus** : juin 79 à septembre 81.
- **Domitien** : septembre 81 à septembre 96.

À l'instar de Néron, dont des aurei, en tant que César, ont été frappés à partir de 50 à sa seule effigie, il faut savoir qu'il existe pour Titus, également en tant que César, des aurei émis

sous le règne de Vespasien (de 69 à 79). Il en va de même pour Domitien, sous Vespasien (entre 73 et 79), puis sous Titus (entre 79 et 81). Ainsi, si on considère que l'aureus post-réforme de Néron, émis en 65/66, est unique ou éventuellement seulement accompagné d'autres spécimens émis après la réforme de 64<sup>17</sup>, on peut donc aussi envisager une fourchette chronologique — au plus court — qui se réduirait alors aux années 64/79 (15 ans).

Quoi qu'il en soit, on peut en déduire que ce trésor d'aurei du Haut-Empire romain, contenant 6 empereurs ou césars différents a dû être globalement constitué dans les années 80/90 ap. J.-C.<sup>18</sup>.

Bien que largement incomplètes, les données connues sur ces monnaies, toutes dispersées, permettent cependant de confirmer :

- 1) l'unicité du métal présent dans le dépôt, exclusivement constitué de monnaies en or;
- 2) le placement de ces monnaies dans une urne en argile. Leur présence dans ce type de contenant valide le fait que ces monnaies semblent bien avoir été thésaurisées;
- 3) le signalement de trois aurei d'Othon (seulement 10 types connus = RIC 260/3, 5, 7, 9, 11, 13, 15 et 261/18, 20, 23) dans un état de conservation maximal (fleur de coin) auquel se rajoute la mention de Brochenin qui confirme que les monnaies « étaient toutes très bien conservées », montre que ces aurei n'ont pas ou très peu servi<sup>19</sup>. Il est certain que les aurei, en très bel état, étaient prioritairement choisis pour la thésaurisation.

L'or circulant peu et les dépenses courantes se faisant principalement en monnaies de bronze (environ 8 as par jour pour la nourriture), il

17 / Dans la description de Rémy 1985, l'auteur signale « Néron, dont un au revers "Rome assise" ». Cette mention, non retrouvée dans les textes anciens, impliquerait l'existence d'autres aurei de cet empereur.

18 / Période qui ne présume pas de sa date d'enfouissement, qui peut être ultérieure.

19 / Les monnaies d'or circulaient peu. La très bonne, voire excellente, conservation des spécimens du trésor de Saint-Pantaléon-les-Vignes confirme, un peu plus, ce fait.



4

5

6

#### SYSTÈME MONÉTAIRE

Aureus	Denier	Sesterce	Dupondius	As
1	25	100	200	400
	1	4	8	16
		1	2	4
			1	2

faut probablement en inférer que ce trésor de grande valeur a pu être caché, chez lui, par le propriétaire de la *villa*.

#### À TITRE DE COMPARAISON, DEUX TRÉSORS SIMILAIRES (ÉPOQUE, MÉTAL, VOLUME) ONT ÉTÉ DÉCOUVERTS EN SUISSE :

► **le trésor de Portalban** (au bord du lac de Neuchâtel, canton de Fribourg) se compose également de 18 *aurei* trouvés le 24 avril 1900, sans contenant, sur environ 1 m<sup>2</sup>. Un 19<sup>e</sup> *aurei*, de Vespasien, découvert en 1939, presque au même endroit, lui a été rattaché. C'est une suite allant de Tibère à Titus et donc datée de 15 à 80<sup>20</sup>;

► **un autre trésor** de 19 *aurei* a été également été découvert à Montigny (Valais) dans 2 bâtiments contigus à la basilique (14 + 5); 14 avant la réforme de Néron, les 5 autres après.

En France, ce type de trésors, contenant exclusivement des monnaies d'or, restent très rares. À ce sujet, J. Meisssonier et M. Dhénin<sup>21</sup>, dans leur travail sur le trésor de Seurre (Côte-d'Or), recensent seulement 5 dépôts s'insérant dans ce cadre. Ils constatent, d'une manière générale, que, comme on le voit dans les autres divers trésors de cette époque (autres métaux, bimétalliques, trimétalliques), leur composition débute souvent avec les monnaies de Néron (post-réforme).

Cette confirmation montre toute l'importance de cette réforme monétaire qui a eu pour effet de faire globalement disparaître les monnaies antérieures. Le trésor de Saint-Pantaléon-les-Vignes se révèle donc une parfaite illustration de ce phénomène.

Sur les diverses raisons qui ont pu amener à créer ce trésor, on peut émettre l'hypothèse, qu'en tant que vétéran, le propriétaire de cette *villa* a pu bénéficier de la donation de terre à la place de la gratification pour départ à la retraite. D'Auguste à Domitien, le *stipendium* (la solde) était de 225 deniers d'argent par an pour un simple légionnaire et 450 deniers pour un *duplicarius* qui gagnait une double solde, mais il devait payer sa nourriture, celle des mules ainsi que son équipement.

Le service dans les légions était de 25 ans et compte tenu des retenus sur les *stipendia* (qui pouvaient atteindre 72 %) ainsi que les sommes nécessaires à ses menues dépenses, il a été calculé qu'un légionnaire ne pouvait pas épargner plus de 9 ou 10 *aurei* dans toute sa carrière.

Il pourrait donc être tentant de penser que ce trésor de 18 *aurei* (450 deniers ou 1800 sesterces) puisse être l'épargne d'une carrière de *duplicarius*<sup>22</sup>.

Pour finir, nous rajouterons que cette *villa* et son petit ensemble « clos » d'*aurei* du Haut-Empire romain se trouvaient spatialement positionnés à peu de distance de la voie Benoît/Chapotat<sup>23</sup>, d'origine protohistorique, qui reliait les rives méditerranéennes (ou plutôt la voie

Le système monétaire du Haut-Empire romain

Fragment du cadastre d'Orange réalisé sur l'ordre de Vespasien en 77 ap. J.-C. (Musée archéologique d'Orange)



20 / Deux monnaies en bronze de Vespasien et Caligula semblent avoir été trouvées au même endroit. Cependant, les recherches récentes montrent qu'il n'en est rien et qu'il aurait pu s'agir d'un as de Nîmes.

21 / Meisssonier J., Dhénin M., 1991, p. 259.

22 / Les deux trésors suisses, qui comptent quasiment le même nombre de monnaies, pourraient venir étayer un peu plus cette proposition.

23 / Benoît F., 1965, p. 166 ; Chapotat G., 1981, p. 87.

hérakléenne) à la Celtique en passant par la capitale voconce *Vasio* (Vaison-La-Romaine), située un peu plus au sud, et par le chef-lieu du *pagus Aletanus* (Le Pègue) tout proche.

## CONCLUSION

C'est grâce à la veille minutieuse et au travail de deux amateurs éclairés « locaux » du XX<sup>e</sup> s., MM. Jules Brochenin et Jean Guillot, que la mémoire du trésor d'*aurei* de Saint-Pantaléon-les-Vignes a pu nous parvenir. Ce type de dépôt qui, par son contenu, reste peu fréquent, nous apporte à la fois son lot

d'éléments signifiants pour l'archéologie, malgré toutes les ombres qui l'entourent, et nous renseigne également sur les mœurs de ce début du XX<sup>e</sup> siècle. Avec un agriculteur qui met au jour un « trésor » et qui va le proposer, au moins en partie, au docteur du village qui l'acquiert. Cette personne, à la fois curieuse et désintéressée va, semble-t-il, offrir, au fil du temps, ces monnaies à ses amis proches. Une conception simple de partage au travers de ces objets « somptueux » qui ramenaient à une Antiquité riche aux consciences de cette époque.

Nos remerciements vont à M. Fernand BOZZATO, M. Robert-Paul PONÇON, Mme Dominique PHILIBERT, la municipalité de Saint-Pantaléon-les-Vignes et son maire Mme Céline LASCOMBES, M. Bernard RÉMY, M. Jean-Claude MÈGE, M. Michel AMANDRY et Mlle Sandrine CHEVILLON qui ont bien voulu nous apporter leur aide précieuse dans ce travail.

## ► Bibliographie ◀

- BARTHÉLÉMY L.-A., *Notice historique sur Saint-Pantaléon, diocèse de Valence, Département de la Drôme*, C. Lacour éditeur, Nîmes, réédition 2014. 116 p. (Fac-similé de l'édition de Nyons, Imprimerie Jabert, 1862).
- BENOÎT F., *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule*, Ophrys, Aix-en-Provence, 1965, 335 p.
- BONNY D., AUBERSON A.-F., Portalban, *Trésor monétaire... trésor d'histoires...*, *Cahiers d'Archéologie Fribourgeoise*, n° 2, 2000, p. 18-25.
- BROCHENIN J., *Saint-Pantaléon-les-Vignes, petite notice historique et anecdotique*, H. Jacomet imprimeur, Villedieu, 1927, p. 94.
- CHAPOTAT G., « La voie protohistorique Sud de la croisée de Vienne : essai de reconstitution de son tracé jusqu'à Marseille », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 32.3-4, 1981, p. 83-91.
- CHEVALIER A., *Altonum, fille d'Aéria. Origines gallo-romaines de Montbrison, Le Pègue, Rousset, Valréas, Saint-Pantaléon*. Imprimeries réunies, Valence, 1968, 150 p.
- CHEVILLON J.-A., « Les monnaies grecques de l'oppidum du Pègue », *Revue Drômoise, Société d'archéologie, d'histoire et de géographie de la Drôme*, n° 542, décembre 2011, p. 55-66.
- GUILLOT J., *Autour des tessons du Pègue, étude archéologique du site des Aures Roche-Saint-Secret (Drôme)*, Imprimerie YA Chauvin, Paris, 1958, 27 p.
- GUILLOT J., *Campagne de sondages et d'étude - 1957, Oppidum des Aures (La-Roche-Saint-Secret)*, 1958.
- GUILLOT J.-P., « Recherches sur Aéria-la-Celtique L'oppidum gaulois des Aures et l'emplacement d'Aéria », *Ogam tradition celtique*, XVIII, 1966, p. 85-95, 7 fig.
- GUILLOT J.-P., « L'oppidum gaulois des Aures et l'emplacement d'Aéria », *Ogam tradition celtique*, XX, 1968, p. 39-65.
- GUILLOT J., *L'enclave de Valréas, la gallo-romaine, inventaire au 31.12.1969*, 1969.
- GUILLOT J., *Les trouvailles de monnaies antiques au Pègue et dans ses environs*, monographie conservée au Musée Archéologique du Pègue (Drôme), texte dactylographié, 3 p.
- GUILLOT J., *Hannibal dans le département de la Drôme*, monographie conservée au Musée Archéologique du Pègue (Drôme), texte dactylographié, 4 p., et 1 carte.
- GUILLOT J., *Origine du nom du Pègue*, monographie conservée au Musée Archéologique du Pègue (Drôme), texte dactylographié, 2 p.
- GUILLOT J., *Les Sarrazins dans la haute vallée du Lez*, monographie conservée au Musée Archéologique du Pègue (Drôme), texte dactylographié, 6 p.
- KUNISZ Andrzej, « Quelques remarques sur la réforme monétaire de Néron », *publications de l'École française de Rome*, 1978, 37-1, p. 89-97.
- LORIOT X., RÉMY B., *Corpus des trésors monétaires antiques de la France*, tome V, Rhône-Alpes, 2e partie, Société française de Numismatique, 1988, 126 p.
- MÈGE J.-Cl., LE ROUZIC R.-M., *Rapport de prospection. Canton de Grignan*. Document final de Synthèse. Service régional de l'Archéologie, 1995.
- MEISSONNIER J. et DHÉNIN M., « Trésor de Monnaies romaines en or découvert à Seurre (Côte-d'Or) ». *Revue Numismatique* XXXIII, Paris, 1991, 253-262.
- PLANCHON J., BOIS M., CONJARD-RÉTHORÉ P., *Carte archéologique de la Gaule CAG 26*, La Drôme, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 2010, 783 p.
- RÉMY B., « Les dépôts monétaires antiques du département de la Drôme », *Revue Drômoise, Archéologie, histoire, géographie*, Société d'Archéologie et de statistiques de la Drôme, tome LXXXIV, n° 435, mars 1985. p. 209-272.
- SCHMID S. G., ROUSSEL-ODE J., MÈGE-BASTET J.-C. (en collaboration avec BLANC Ch., CHEVILLON J.-A. et VITAL J.), *Le Rocher des Aures et l'âge du Bronze autour de la Lance*, Logos verlag Berlin, 2017, 139 p.
- SUTHERLAND C. H. V., *The Roman Imperial Coinage*. I, revised edition, From 31 BC to AD 69, Londres, Spink, 1984.

# LE MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE NYONS ET DES BARONNIES

Créé en 1968 il est installé dans la vieille ville, au n°8 de la rue pierre Toesca. Ses vitrines permettent de découvrir l'Histoire de notre région de la Préhistoire jusqu'aux Périodes Modernes. Il est riche des objets provenant du site pré et protohistorique de Sainte-Luce. C'est un site majeur du sud de la Drôme pour le Néolithique, la fin de l'Âge du Bronze et pour les Âges du Fer (du XXX<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.).

La visite se fait en suivant un « fil conducteur » appelé « **La cuisine et les échanges dans les Baronnie**s » afin de coller au thème « *Nyons ville de Goût et d'Histoire* ».

Les vitrines mettent en avant les objets nécessaires à la préparation des repas et à la conservation des aliments. Les échanges sont matérialisés par divers objets importés dans notre région au cours de notre Histoire. Une présentation du site des Laurons montrant les découvertes préhistoriques (Néolithique moyen : 3500 – 2500 ans av. J.-C.) évoque le « *plus ancien village de Nyons* » découvert à ce jour.

Le foyer Chalcolithique (vers 2500 ans av. J.-C.) de Piégon et présenté tel qu'il fut trouvé lors de la fouille. La cuisine des Gandus (Saint-Ferréol-Trente-Pas), reconstituée, montre l'aménagement d'une cabane aux IX<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et surtout, pièce unique, un four culinaire avec un système de cuisson au bain-marie, inconnu par ailleurs. Les vitrines consacrées aux Âges du Fer exposent les vestiges des civilisations ayant occupé notre région. Les Grecs et les Étrusques ont laissé,

à Nyons et aux alentours, leurs poteries bien caractéristiques. Quelques monnaies de Marseille, petites oboles en argent, des V<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles se retrouvent assez couramment dans nos contrées. La période Gallo-Romaine, très bien représentée localement montrent une implantation importante dès le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. À peu de distance de Vaison, Orange, Saint-Paul-Trois-Châteaux, le Nyonsais fut assez tôt soumis aux influences romaines. Plusieurs « *villae* » ont été repérées dans les proches alentours de Nyons-Mirabel et Vinsobres. Celle de Chausan fut fouillée en 2007.

Les résultats sont présentés dans la salle gallo-romaine

et médiévale. D'autres vitrines exposent les vases découverts à Dieulefit lors des fouilles d'un atelier de potier des II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles. Une impressionnante série de vases entiers, dont certains sont uniques, révèle la diversité du vaisselier voconce.

Peu représentée, la période médiévale souffre du manque de découvertes locales. Une fouille récemment pratiquée contre le mur nord de l'église paroissiale a mis en évidence la succes-

sion des diverses époques historiques dans le centre de la ville de Nyons depuis la période Gallo-Romaine jusqu'à nos jours.

Les réserves, riches de ses collections paléontologiques et minéralogiques permettent de présenter, ponctuellement, les richesses de notre région.

Un fond documentaire riche de plusieurs centaines d'ouvrages est consacré à l'histoire locale.



# RASTEAU, MODE D'EMPLOI



Par Jean-Claude Leyraud

Vigneron et chercheur passionné d'archéologie et d'histoire et fin connaisseur des cadastres, Jean-Claude Leyraud fait l'inventaire, la présentation et l'analyse de plus de trois cents noms de lieux ou toponymes de la commune de Rasteau. Sa recherche s'étend du X<sup>e</sup> siècle à nos jours. Il nous livre une synthèse de son ouvrage.

**N**ous voyons naître une communauté rurale, vers la fin du X<sup>e</sup> siècle, selon l'initiative d'un seigneur de Mévouillon. Ce dernier a eu l'idée de rassembler dans une localité fortifiée (un *castrum*) un groupe de paysans locaux, de s'emparer d'abord de leurs terres puis de les leur redistribuer sous forme de manses, en prétendant avoir une main mise totale sur un territoire délimité que l'on appellera Rasteau. Le but, bien sûr, est de devenir propriétaire, avec tous les droits qui se rattachent à cet état, d'un lieu, des hommes et de la terre.

► Si le seigneur, devenu ecclésiastique, évêque de Vaison, est dominant, les paysans s'organisent pour donner vie à l'utopie de ce dernier. Ils produiront ensemble leurs moyens d'existence, ce qui les conduira à vivre des relations particulières, et d'abord à travers leur langage des lieux. Ruisseaux et collines, plaine et plateaux, c'est tout un univers qui se dessine. Mais l'œuvre des paysans, c'est la création d'unités homogènes de mise en

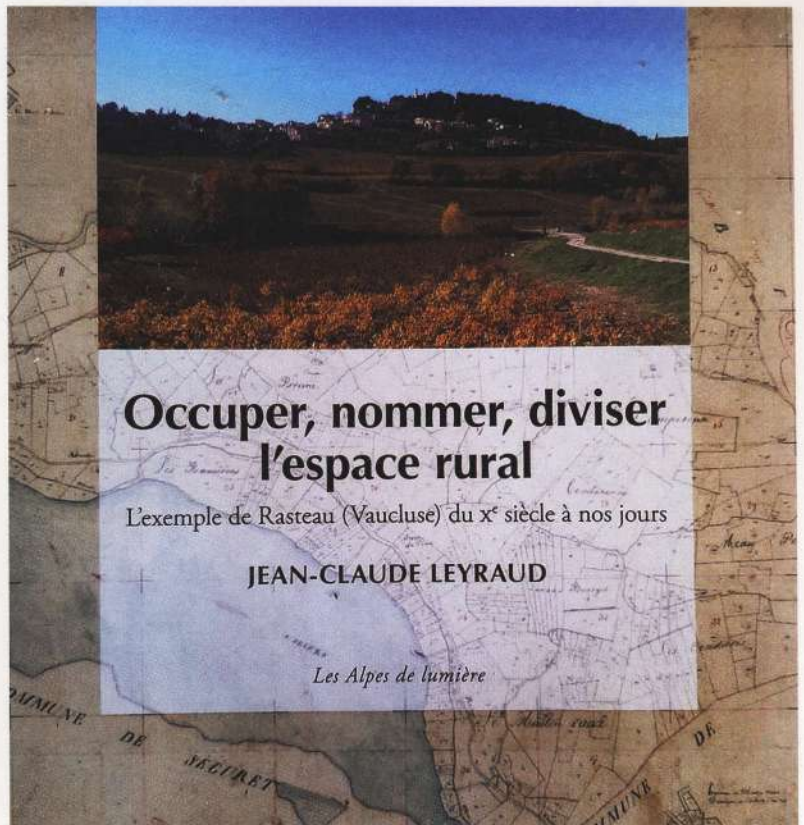
culture (des terroirs), conçues chacune selon un même aménagement de fossés, servant tantôt au drainage, tantôt à l'irrigation, et de talus, et enfin de chemins qui les desservent. Ces entités, ces quartiers de culture, sortiront du néant en une génération ou deux; mais ils n'existeront vraiment qu'une fois qu'on les aura nommés. Étudier les noms de lieux ce n'est rien d'autre que reconstituer l'aventure qui parcourt un territoire donné. Mais comme on distinguera un terroir d'un autre, on divisera petit à petit tout l'espace en parcelles. À chacune de ces parcelles seront rattachés droits et devoirs qui traverseront les siècles. Ce processus de division, qui se poursuit encore, est la clé de l'histoire de cette société rurale, qui entraîne une division entre couches sociales, pouvoirs politiques, clans familiaux...

► Il faut bien avoir à l'esprit que, si la communauté paysanne travaille pour subvenir à ses besoins, elle est animée du désir de



communiquer entre ses membres, que ce soit par les noms de lieux qui se multiplient, les fêtes et processions religieuses, les veillées... mais aussi par la corvée collective de bois pour les fours, ou la réparation des chemins.

Mais on verra apparaître, au-dessus de cette communauté, un nouveau partenaire qui prétend se mêler de tout : l'Administration et son État. Cette dernière, d'abord servant des intérêts privés, souvent ecclésiastiques dans cette ancienne dépendance de la papauté, pour enfin se couler dans l'État français, a su imposer son idéal égalitaire et mettre fin aux privilèges de la noblesse. Son véritable but a été de quantifier l'espace, de lui attribuer une valeur. C'est ainsi qu'elle n'a eu de cesse, à travers ses livres terriers, puis ses cadastres, d'identifier chaque parcelle pour l'imposer selon une trame préétablie. En 1414 elle se contente de faire l'inventaire des terres cultivables et de leurs propriétaires, sans oublier celles de la gent religieuse et des nobles, qui ne manquent pas, d'ailleurs, de se scandaliser. Dans le livre de 1635 apparaît, ou plutôt se répand, au-delà des confronts (on nomme les voisins de parcelles dans les quatre directions), un nouveau système de repère dans l'espace, les lieux-dits. Grâce à lui nous connaissons de nombreux toponymes anciens (plus de 80) qui nous éclairent sur la vie rurale de cette communauté. À la gestion de l'espace par les paysans correspond donc une gestion administrative de la propriété. Ce qui aurait pu se régler dans le cadre de la communauté, achats, ventes et échanges, passe dorénavant par le notaire; la propriété privée devient un sport très prisé où les uns accaparent en étendant leur sphère d'influence, tandis que les autres ne savent pas appliquer les bonnes stratégies. À la division de l'espace correspond une division sociale qui s'accroît, et le ciment collectif se lézarde. Notons en passant que la consultation des actes notariés a enrichi notre connaissance des noms de lieux.



► Le document cadastral de 1760 inclut enfin les terrains incultes et les bois communaux, ce qui répond d'ailleurs à une pression des défricheurs qui profitaient d'un vide juridique pour augmenter leur pelote.

Enfin, le premier vrai cadastre, avec l'établissement d'un plan rigoureux, voit le jour, c'est le cadastre napoléonien, qui sera plus tard modernisé.

Avec cet outil l'Administration a pu imposer partout sa gestion foncière. Mais en figeant les noms de quartiers dans le « bronze » elle tarie l'imagination paysanne attachée au sentiment de lieu, et c'est regrettable.

*...on verra apparaître, au-dessus de cette communauté, un nouveau partenaire qui prétend se mêler de tout : l'Administration et son État...*

#### ► Bibliographie ◀

Jean-Claude Leyraud, « *Occuper, nommer, diviser l'espace rural* ». L'exemple de Rasteau (Vaucluse) du X<sup>e</sup> siècle à nos jours. Éditions « Les Alpes de lumière », 2019, n° 177, ISBN 978-2-919435-12-8 - 34 €.

# L'ORGUE DE NYONS : LA RESTAURATION D'UN PATRIMOINE RARE

Par François de Valence

L'orgue de Nyons sera bientôt bicentenaire. Et rajeuni. Sa dernière restauration vient de s'achever après un an de travaux. Son histoire a connu de nombreux rebondissements.

L'orgue de l'église de Nyons a été acheté 6000 francs en 1823 à un particulier, M. Eydoux, médecin à Bollène. Avant son inauguration en 1875 par le chanoine Jouve, doyen du chapitre de Nyons, il fait l'objet d'une première restauration, en 1858. Quarante ans plus tard, après une intervention malheureuse, l'orgue est considéré comme « inutilisable et irréparable ». Instrument sensible et délicat, un orgue nécessite une révision générale, effectuée par des professionnels, tous les trente ans en moyenne. L'orgue de Nyons n'échappe pas à la règle.



de *Saint-Séverin*, ou encore ceux de *l'abbatiale de Tournus*, de la *cathédrale de Rouen*, de *Bourg-en-Bresse*, de *Luxeuil-les-Bains*, de *Semur-en-Auxois*.

Et le plus précieux, celui de *Vaux-sur-Poligny*. «Ce qui m'a particulièrement marqué dans tous les orgues d'Hartmann, écrit Dominique Joubert, organiste titulaire de la cathédrale de Valence, c'est la lumière sonore qui s'en dégage... celui de Nyons me semble encore plus lumineux comme s'il portait en lui la lumière de Provence. Ce fait m'a encore marqué lorsque je suis allé à Nyons en octobre 2015, augmenté d'une émotion particulière que j'ai ensuite analysé : cet orgue sonne comme aucun autre entendu jusque là».

« L'orgue de Nyons, ajoute Dominique Joubert, est la concrétisation et l'aboutissement de sa pensée artistique. En cela il est en quelque sorte son chef d'œuvre ».

Les restaurations se succèdent, souvent accompagnées de modifications ou d'ajouts de jeux. Lors d'une nouvelle inauguration, en février 1902, plusieurs jeux sont en panne. Peu de temps après une nouvelle inauguration, en 1931, nombre de notes deviennent muettes. En 1965, le Comité Paroissial de Saint-Césaire, constitué pour la restauration de l'église, décide d'entreprendre la rénovation de l'orgue, et fait appel au facteur d'orgues *Philippe Hartmann*, reconnu à l'époque -et encore aujourd'hui- comme un génie du son.

Philippe Hartmann a « reconstruit » un grand nombre d'orgues : le plus célèbre est celui

Philippe Hartmann a achevé la reconstruction de l'orgue de Nyons en 1970. Il en parlait avec un grand enthousiasme. Il l'avait recréé en toute liberté.

En 2005, une révision de l'orgue -dépoussiérage, révision des mécanismes- a été effectuée par le facteur d'orgue *Jean David*. Puis en 2008, une dernière restauration sommaire.

La restauration actuelle a été engagée au printemps 2019, sous la direction du maître



L'orgue avant rénovation en mai 2019

...celui de Nyons me semble encore plus lumineux comme s'il portait en lui la lumière de Provence...

d'œuvre Marc Baumann, organiste titulaire de la cathédrale de Strasbourg.

Les travaux ont été réalisés par la Manufacture Languedocienne des Grandes Orgues de Lodève. Toute la tuyauterie a été déposée et dépoussiérée, les sommiers et la mécanique révisés.

« Cet instrument unique au monde mérite d'être respecté intégralement et gardé intact. Il apportera un élément original et sans égal au patrimoine Nyonsais », écrit, pour conclure, Dominique Joubert.

**L'orgue sera inauguré le 19 septembre, lors des Journées Européennes du Patrimoine. Et un premier concert donné le 20 septembre 2020.**

### **LA RESTAURATION DE L'ORGUE DE L'ÉGLISE SAINT-VINCENT A ÉTÉ SOUTENUE PAR DE NOMBREUX PARTENAIRES :**

- La ville de Nyons ;
- Le département de la Drôme (Direction de la Conservation du Patrimoine) ;
- La Région Auvergne-Rhône-Alpes ;
- L'association des amis de l'orgue de l'église Saint-Vincent, en partenariat avec plusieurs associations Nyonsaises :
- Les Natifs de Nyons ;
- Nyons Patrimoine ;
- Le Lion's Club ;
- La Paroisse Saint-François d'Assise en Nyonsais.

Le budget de la restauration a été chiffré à 105000€, et l'autofinancement de la ville de Nyons à 45000€.

#### ► Sources documentaires ◀

- Terre d'Eygues N°35, 2005 : *L'orgue de Nyons* (document de la paroisse)
- Terre d'Eygues N° 58, 2016 : *La brève histoire de l'orgue de l'église de Nyons*, Michel Beaulieu.
- Nyons infos, N° 126, décembre 2019 : *Relevage de l'orgue de l'église Saint-Vincent*.
- *Rapport de visite au grand orgue Philippe Hartmann de Nyons*, octobre 2015, Dominique Joubert.
- Voix du Jura, 28 mai 2015, *Hommage à celui qui permit la renaissance de l'orgue baroque*, Benoit Ingelaere.



#### LIVRE

Jean-Claude Daumas, professeur d'histoire et de géographie au collège et lycée du Diois pendant une trentaine d'années publie depuis 1966, dans les Cahiers de l'Oule, les comptes rendus de ses fouilles archéologiques et de ses explorations spéléologiques, ainsi que nombre d'études et d'enquêtes. Il a réuni ses travaux dans un ouvrage, paru en 2010, Le Pays de l'Oule que son Histoire de La Motte Chalancon vient compléter.

Son ouvrage est le résultat d'un travail considérable et méticuleux sur des milliers d'archives et de documents. Ce premier tome retrace les temps anciens, des origines à 1800. Riche et structuré, vivant et illustré, c'est un ouvrage de référence.

**HISTOIRE DE LA MOTTE CHALANCON, TEXTE DE JEAN-CLAUDE DAUMAS, ILLUSTRATIONS DE ROBERT LAUDET, édité par le Club Sportif et Culturel Mottois (26470 La Motte Chalancon), 2<sup>e</sup> trimestre 2020, 262 pages, 20€.**



**LA DRÔME DES ANNÉES 50**

*Événements et vie quotidienne  
des Drômoises et des Drômois*

Ce survol très illustré des années 50 en Drôme ravive la mémoire. L'auteur, Claude Didier, a sélectionné une cinquantaine d'articles, cent cinquante brèves et trois cent cinquante photos dans les journaux locaux.

Le tracé de l'autoroute A7, la construction des centrales nucléaires et des barrages sur le Rhône, les grandes usines...

À Nyons, Paul Colin, herboriste, obtient le prix Goncourt le 4 décembre 1950 avec *Les jeux sauvages*.

En janvier 1957, Felix Esseyric vient de mettre au point la coupeuse lieuse à lavande. Une première mondiale.

**LA DRÔME DES ANNÉES 50, CLAUDE DIDIER,**  
*Mémoire de la Drôme*, avril 2020, 174 pages, 25 €.

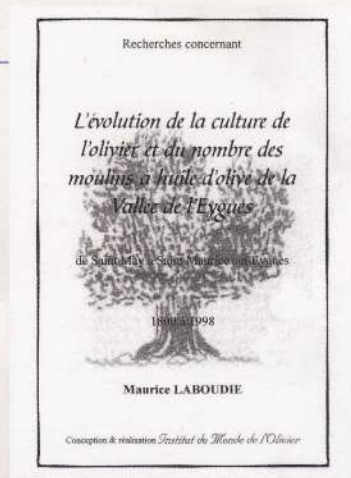


**DANS NOS ARCHIVES**

*Le centre de documentation de l'association Histoire et Patrimoine du Nyonsais et des Baronnies recèle de nombreux documents, études, ouvrages et archives. Terre d'Eygues présentera dans chaque numéro un de ces documents, accessible à tous les adhérents de l'association.*

**L'ÉVOLUTION DE LA CULTURE DE L'OLIVIER  
ET DU NOMBRE DE MOULINS À HUILE DE LA VALLÉE  
DE L'EYGUES DE 1800 À 1998**  
**MAURICE LABOUDIE**

Cette étude concerne les ressources oléicoles de 17 communes de la vallée de l'Eygues. Elle recense les surfaces cultivées, le nombre d'arbres déclarés, les oléiculteurs, l'évolution du nombre de pieds d'oliviers. Les moulins à huile font l'objet de notices détaillées.



Les 17 communes comptaient 60 moulins et pressoirs en 1883. Il en restait 22 en 1914, et 5 en 1998.

*Maurice Laboudie fut un éminent auteur de Terre d'Eygues.*

## BULLETIN D'ADHESION HPNB

# HISTOIRE & PATRIMOINE DU NYONSAIS & DES BARONNIES

Association Loi 1901

L'association Histoire et Patrimoine du Nyonsais et des Baronnie est née de la fusion de la Société d'Etudes Nyonsaises et du Musée archéologique de Nyons. Leur union permet de proposer aux adhérents un programme d'activités étoffé dès 2020 :

2 conférences/débats, 2 visites archéologiques, 2 voyages, 2 conférences « Histoire et Patrimoine des Villages des Baronnie ».

Les activités sont réservées aux adhérents de l'association.

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Code postal .....

Ville .....

**Adhère à l'association Histoire et Patrimoine du Nyonsais  
'et des Baronnie  
pour l'année 2020**

ADHÉSION : 15€ ( 20€ POUR UN COUPLE).

Ci-joint un chèque de 15€ (où 20€ pour un couple) à l'ordre de l'association HPNB.

Adresser à : **Association HPNB**

**Musée d'Archéologie - 8 rue Pierre Toesca - 26110 Nyons**



## ABONNEMENT À TERRE D'EYGUES

Depuis 32 ans, dans Terre d'Eygues, l'histoire et le patrimoine du Nyonsais et des Baronnie par des historiens, des archéologues, des géologues, des écrivains.



## ABONNEMENT

**2 numéros par an + suppléments 20€**

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Code postal .....

Ville .....

Ci-joint un chèque de 20 € pour mon abonnement 2020 à Terre d'Eygues à l'ordre de HPNB

Adresser à : Terre d'Eygues - 8, rue Pierre Toesca - 26110 Nyons

[WWW.TERRE-EYGUES.NET](http://WWW.TERRE-EYGUES.NET)

# HISTOIRE DE NYONS

*l'ouvrage de référence*

29 €



## NYONS

de Noiomagus au « Petit Nice »  
Histoire d'une cité des Baronnies provençales  
des origines au xx<sup>e</sup> siècle



**C'EST-À-DIRE ÉDITIONS**  
collection Un territoire et des hommes

Préhistoire, Antiquité, Moyen Âge,  
Révolution, Empire, Guerres.

Les monuments, la vie politique,  
économique et sociale.

Petits et grands Nyonsais.

288 pages, format 240 x 220 mm

*C'est-à-dire éditions 2017 - 29 €*

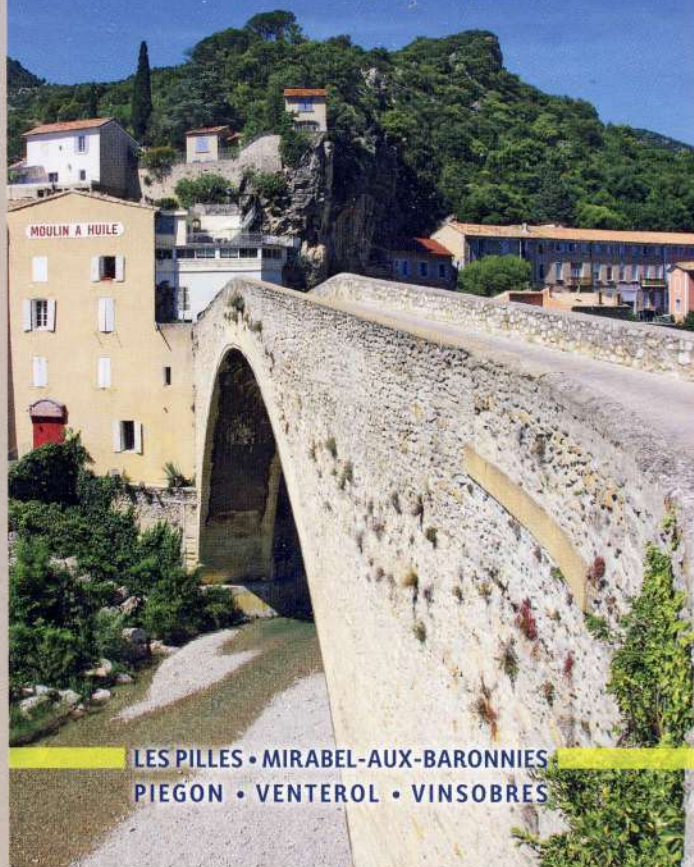
Commande : [www.terre-eygues.net](http://www.terre-eygues.net)

ou en librairie

Communiqué  
25 juin 2020

# NYONS

## Guide historique



### LE GUIDE HISTORIQUE DE NYONS MET EN VALEUR LA RICHESSE DE SON PATRIMOINE MÉDIÉVAL

Abondamment illustré, le guide incite à la découverte -ou à la redécouverte- des principaux monuments et places de Nyons: *Château-Vieux*, *Tour Randonne* et *Notre-Dame-de-Bon-Secours*, *Eglise Saint-Vincent*, *Pont Roman*, le rempart et ses tours, *place Docteur Bourdongle*. Les trois quartiers médiévaux - le quartier des Forts, le quartier des Arcades et le quartier du Pont Roman - sont présentés avec leur plan et leur histoire.

Le guide incite à une balade moyenâgeuse dans les calades, les passages, les traverses et anciens chemins de ronde du quartier des Forts. Il révèle les belles portes anciennes des maisons, sous les

arcades et rue des Bas-Bourgs et présente les six musées de Nyons.

Quatre villages proches de Nyons figurent dans le guide. Les associations patrimoniales des Pilles, de Mirabel-aux-Baronnies, de Venterol et de Vinsobres font découvrir leur histoire, leurs patrimoines et les attraits de leurs villages.

*Nyons, guide historique* est édité par l'association *Histoire et Patrimoine du Nyonsais et des Baronnies*, qui anime le *Musée Archéologique de Nyons* et publie le magazine *Terre d'Eygues*.  
[www.terre-eygues.net](http://www.terre-eygues.net)

**Nyons, guide historique, 60 pages, juillet 2020. 5 €.**  
Vente en librairie, chez les marchands de journaux et  
à l'Office de Tourisme des Baronnies en Drôme provençales

TERRED'EYGUES

ISSN N : ° 1245-382